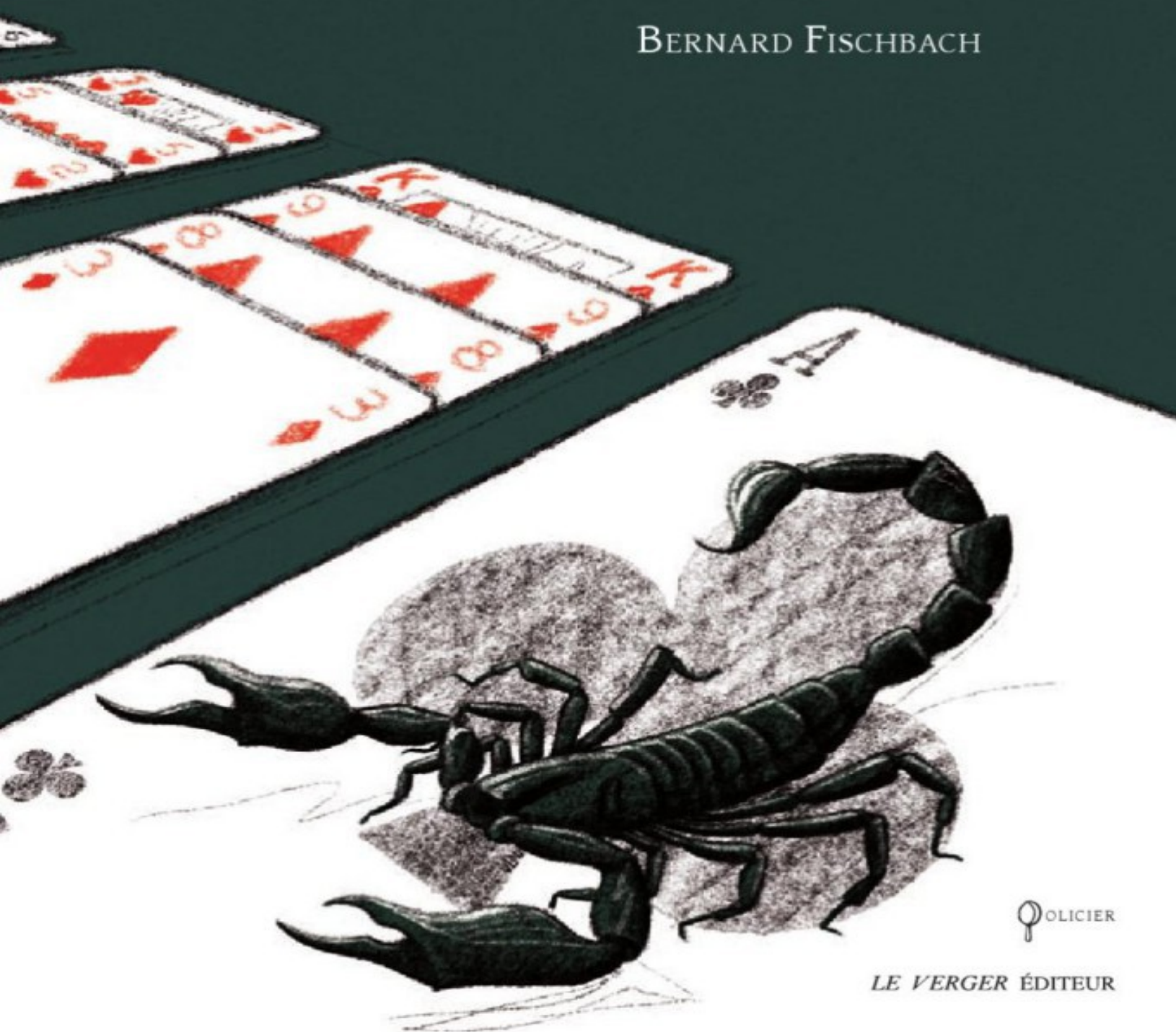


les enquêtes rhénanes

LE VENIN DU MORT

BERNARD FISCHBACH



BERNARD FISCHBACH

Le Venin du mort

roman

Collection
Les enquêtes rhénanes

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

Ce roman ne pourrait en aucun cas évoquer des faits et des lieux réels. Il s'agit évidemment d'une fiction et toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé serait une malheureuse coïncidence.

OceanofPDF.com

EXTRAIT DE PRESSE

Trois trafiquants de drogue soupçonnés d'avoir torturé un jeune en plaçant un dangereux scorpion sur sa poitrine ont été arrêtés par la police de Barcelone.

OceanofPDF.com

1^{ER} MAIL

Il ne se lasse pas de m'observer. Il m'a confinée dans une prison aux cloisons de verre. Ainsi il peut m'épier, me scruter, me contempler et m'admirer à loisir et jusqu'à plus soif.

Il attend que je bouge et que j'exhibe d'autres recoins de mon anatomie.

Mon geôlier me consacre de longues minutes, de longues heures et parfois des journées entières, sans épargner son temps. Tantôt debout, tantôt assis. Toujours captivé. Il n'en a jamais assez.

Dans tout homme sommeille un voyeur : le mien ne s'endort jamais.

Je suis nue et noire comme l'ébène, devant et derrière, de face et de dos, avec quand même, ici et là, des plages ambrées.

L'éclairage savant qui lèche mon corps gracile lui renvoie des reflets mordorés.

Il fixe son regard vitreux sur moi, même quand je me statufie. Ses yeux, ses yeux immenses lui mangent le visage. Parfois, il respire profondément comme étouffé par l'émotion.

Mais ce voyeur impénitent ne me reluke pas tel un assidu de « peep show », à la fois excité et désespéré, aiguillonné par un brin de vice et un incroyable manque de tendresse. Il s'exprime dans un autre registre. Il me vénère littéralement et je crois bien qu'il m'a divinisée.

Le soir, quand le clair-obscur règne dans ma prison transparente et fait ramper les ombres, son visage se reflète sur la paroi de verre, s'installe en surimpression sur mon intimité.

En se regardant, il se voit et se livre, sans doute, à une sorte d'introspection rituelle. Il s'examine à son tour, se juge, se torture, peut-être confronté à une piètre image de lui-même.

Son visage apparaît quelconque et sans aspérités.

C'est le faciès d'un homme plutôt rondouillard, la peau granuleuse, mafflu et sans rides de caractère. Il n'a rien de commun avec un héros de roman ou de film d'aventures, aux traits taillés à la serpe et aux

abdominaux d'Adonis. Pas assez gras, cependant, pour parler d'obésité. Pas encore.

Mais s'il continue à se délecter de moi et à me réserver tant d'immobile attention, il le deviendra bientôt, obèse !

Celle qui vivait avec lui me lorgnait aussi, se demandant peut-être ce qu'il pouvait bien me trouver. Elle était jaune, avec des yeux en amande et une poitrine menue.

Elle a disparu, sans doute parce qu'il la regardait de moins en moins et moi de plus en plus. Les goûts et les couleurs...

Je suis enfermée par un homme sans grâce ni disgrâce, sans charme ni laideur.

Un bonhomme peut-être encore tourmenté par le manque d'enthousiasme que lui reprochait son ex. Un homme à la libido fatiguée.

Il ne se déshabille jamais en ma présence. Il reste tiré à quatre épingles. Il porte un pantalon marron, dont les plis ne désarment pas, une chemise jaune en pur coton et un pull kaki avec un col en « V » et un petit crocodile vert, la gueule ouverte sans que l'on sache s'il bâille ou s'il va mordre.

La distinction de sa mise ne corrige cependant pas son allure dépourvue de distinction. Elle n'est pas non plus assortie à son visage au menton dodu et aux lèvres étirées, sources de sourires inquiétants et de hoquets irrépressibles.

Parfois, il est vrai, quand il se repaît de mon spectacle, le bonheur semble frémir sous ses bajoues.

C'est tout simplement un homme qui ne sait pas plaire, au point que son manque de séduction en fait un handicapé.

Échanger des idées, badiner, entrer en relation au travers de conversations qu'il trouve toujours trop longues l'ennuie. D'ailleurs, il n'aime pas recevoir.

Il a élu domicile dans une tour d'ivoire. Au-dessus du tumulte, près des nuages.

Solitaire.

En tout cas depuis que je suis sa prisonnière et depuis que la jaune a disparu, je n'ai jamais vu de femme franchir le seuil de sa porte. Même pas une femme de ménage.

Il se débrouille tout seul, et se débrouille assez bien. Il s'enferme parfois dans une chambre attenante et revient satisfait.

Pas de dîner aux chandelles, pas l'ombre d'un verre de champagne et encore moins d'ébats sur le lit au milieu, comme s'il refusait de m'infliger de lamentables infidélités.

Le Larousse enseigne qu'une curiosité malsaine motive le voyeur. Le mien est sans aucun doute curieux, surtout quand il m'examine sous toutes les coutures, si je puis dire, malgré ma nudité.

Mais je ne le diagnostique pas malsain. D'ailleurs il ne me touche pas avec ses doigts boudinés. Et s'il déroge à cette heureuse habitude, il me prend avec des pincettes.

Il n'est pas rare que ce spécimen d'homme, possédé d'une admiration malade pour sa recluse, s'installe devant ma prison transparente, en prenant place derrière son bureau.

C'est une grande table de travail d'où, assis, ses prunelles avides se trouvent à la hauteur de mon corps luisant.

Son bureau en bois noble n'est pas encombré. Un bloc-notes et un ordinateur de la dernière génération occupent le plus clair de la surface utile encaustiquée.

Son regard ne reste pas longtemps fixé sur son écran plat et ne met pas longtemps à glisser sur moi, tel un amoureux qui éprouve à tout moment le besoin de se rasséréner et de s'assurer que je suis toujours là.

Alors il me darde derechef et, propulsé par une impulsion invincible de graphomane, ses doigts courent sur le clavier comme si je venais de lui inspirer une phrase brûlante dont il a hâte de se délivrer.

Fébrile, il écrit :

« Éternité, je vous appelle Éternité. »

1

Les locaux du Chelem Club de Mulhouse (CCM) ont été aménagés, on ne sait plus depuis quand, au-dessus d'une brasserie située place de la République. C'est un immeuble sorti de terre au XIX^e siècle dans le cadre d'une opération de développement urbain appelée le « Nouveau Quartier ».

La salle a bénéficié de travaux de restauration autour des années cinquante. Depuis, le comité de direction du club a toujours repoussé une nouvelle opération de rajeunissement parce que la trésorerie ne le permettait pas ou parce qu'il était question, tous les dix ans, d'achat ou de location de nouveaux locaux.

Quoi qu'il en soit, les membres du CCM exercent leur loisir dans un local suranné, au plafond haut plutôt grisâtre, avec des fenêtres à ogives donnant sur la place. Le bruit de la circulation a été atténué grâce à des doubles-vitrages offerts par un mécène qui avait fêté simultanément son soixantième anniversaire et un trophée obtenu, à la surprise générale, dans un tournoi de niveau national.

Le parquet grince, à l'instar des articulations de certains bridgeurs qui ont perdu la souplesse de leurs rotules, mais gardé toute leur tête.

Les tentures capturent et accumulent la poussière, tandis que les lambris qui tombent en décrépitude attendent qu'un volontaire féru de bricolage leur confère une nouvelle jeunesse.

Malgré ces signes d'indigence, il règne au CCM une ambiance désuète ne manquant pas de charme. Si bien que d'aucuns proclament sans ambages et non sans fierté qu'ils ont l'impression de se retrouver dans un de ces clubs qu'ils ont visité à l'occasion d'un séjour en Grande Bretagne.

De très anciens lustres en cristal de Baccarat éclairent avec parcimonie cette salle où douze tables de bridge ont été disposées. Au club, le comité a décidé de ne pas changer ces luminaires parce qu'ils sont d'époque et par conséquent d'une valeur inestimable.

Les tables de bridge ne déparent pas le décor Napoléon III. Les tapis plus ou moins verts sont râpés et de vieilles boîtes d'enchères rouges, aussi

appelées « bidding box » par les anglophones sont fixées aux quatre pieds de chaque table.

Ce jour-là, un beau jour de printemps, des rayons de soleil impertinents lèchent les fenêtres du CCM. Ils semblent indiquer que la semaine sainte n'est plus et paraissent se forcer pour atteindre la première table installée près de la porte.

À cette table, se sont assis (les quatre points cardinaux régissent les places attribuées aux joueurs) au nord et au sud Denis Fischesser et Myriam Fresnay, à l'est et à l'ouest Rosette Weber, aussi appelée Rosy, et Adeline Nauroy. Rosette et Adeline jouent toujours ensemble, contre vents et marées.

Elles ont le même âge, déjà septuagénaires, mais pas encore octogénaires. Elles ont pris leur retraite en même temps et ont appris à jouer ensemble dans un club aujourd'hui disparu. Depuis, elles semblent s'être juré fidélité.

Rosette et Adeline ont le cheveu blanc et ont renoncé à une teinture qui selon elles ne les rajeunit pas, au grand dam de leur coiffeuse avec qui elles prennent rendez-vous à la même heure et le même jour.

Rosy a vêtu son cou d'un ruban rose qui lui va à merveille, tout en dissimulant la cicatrice laissée par l'ablation de la thyroïde. Adeline cultive visiblement un faible pour le velours : elle porte un corsage en velours noir et une mitaine de la même couleur et de la même étoffe à la main gauche.

À cette table n°1 la tradition veut encore que Myriam et Denis gardent la même place tout au long des tournois. Myriam confie à tous ceux qui veulent l'entendre qu'elle est une petite cousine d'un célèbre acteur des années 50 et met un point d'honneur à s'habiller à la dernière mode en n'omettant pas d'acheter « *Elle* » tous les samedis.

Elle est chargée de recevoir, tous les jeudis, les rares « nouveaux » qui franchissent la porte du CCM. Elle ne se montre pas particulièrement sociable à leur égard, parce qu'elle se méfie, sans savoir pourquoi, des nouvelles têtes. Dès qu'ils franchissent le seuil, elle se hâte de leur annoncer que le droit de table est fixé à trois euros.

De son côté, Denis est chargé de la gestion du bar installé dans une dépendance ou « cagibi » jouxtant la salle de jeu. C'est un local commode

où l'on range également le matériel. Denis entend rendre ce service au club, certes sans partage, mais avec un dévouement exemplaire.

Denis est un homme plutôt replet qui ne lutte plus contre l'obésité. La gentillesse se lit sur son visage et il porte un gilet bleu foncé et une chemise blanche mal boutonnée. Des poches sous ses yeux noisette mettent en valeur sa physionomie débonnaire.

Là où il est placé, Denis voit d'un coup d'œil ce qui se passe dans le bar où tout le monde peut accéder et se servir à condition de mettre son écot dans une tirelire, dont le couvercle n'a pas de cadenas. Les membres du CCM se révèlent, bien sûr, d'une honnêteté absolue. Mais Denis surveille quand même, par habitude.

La dernière partie de la soirée a été lancée après que Myriam, se servant d'une clochette au timbre culturel, a clamé : « Changement de table ! ». Quelques minutes sont nécessaires jusqu'à ce que chaque joueur – sauf Denis et Myriam – ait rejoint sa nouvelle place.

Pendant ces quelques minutes de récréation, qui se hâte aux toilettes, qui s'offre une bière ou une boisson chaude ou les deux à la fois.

Myriam est donneur. Elle saisit son jeu et l'examine en comptant mentalement le nombre de points qui lui ont été octroyés. Elle annonce un pique. Elle regarde Denis avec insistance, craignant que, malgré son expérience, il n'ait pas compris que son jeu est gratifié d'au moins douze points et de cinq cartes de cette couleur.

Rosy passe. Denis qui possède trois cartes à pique, mais seulement neuf points, annonce deux piques. Sur les lèvres de Myriam se dessine un sourire à peine visible : elle sait qu'ils sont fités, autrement dit qu'ils possèdent, à eux deux huit cartes à pique et par conséquent huit atouts, le cas échéant. Adeline passe.

Myriam se concentre. Que faire ? Elle pense qu'avec Denis ils ne pourront pas aller à la « manche » qui requiert vingt-sept points au total. Rosy passe et Denis qui n'est pas du genre risque-tout passe aussi. C'est donc Myriam qui jouera la partie.

Denis se trouve satisfait, car c'est lui qui étale son jeu et par conséquent fait le mort, en prenant soin de placer ses atouts à gauche. Myriam soupire, sans crainte de l'indiscrétion. Elle fulmine en s'efforçant de ne pas trop le

montrer. Une fois de plus, son partenaire démontre ce que l'on dit de lui à voix basse : il aime faire le mort.

Ce travers de brideur ne trouve pas toujours l'assentiment de tous les membres du club, au point qu'on l'appelle « Le Mort », un sobriquet qui ne gêne pas l'intéressé.

Denis se lève, malgré le regard désapprobateur de Myriam, histoire de se dégourdir les jambes et laisse ainsi à sa partenaire l'entière responsabilité de la partie.

Myriam a fêté son soixantième anniversaire deux ans auparavant, le jour où elle a commencé à apprendre le bridge. Son mari avait alors accepté de ne pas se livrer au même loisir en se mettant aux échecs. « Je ne voulais pas qu'il me colle », précise volontiers Myriam lorsqu'on lui demande pourquoi il n'était pas venu au club avec elle.

Comme beaucoup de nouvelles retraitées, Myriam s'évertue à paraître... plus jeune, sans recourir au botox, mais sans bannir les crèmes au collagène. Myriam confie au plus intimes de ses amies qui s'empressent d'éventer le secret qu'elle a déniché une crème à la bave d'escargot qui fait fureur en Espagne...

Elle porte un pantalon blanc avec une large ceinture, afin de gommer son petit ventre de la ménopause. Un chandail noir moulant complète sa mise tout en montrant que sa poitrine n'est pas encore aux abonnés absents.

Ses cheveux auburn sont toujours bien coiffés d'autant qu'elle se livre aux doigts experts de sa coiffeuse une fois par semaine avant de se rendre au bridge. Les doigts de Myriam sont chargés de bagues qui marquent les vicissitudes de sa vie : fiançailles, mariage, divorce, remariage. Elle a gardé une place pour l'anneau que son mari ne manquera pas de lui offrir à l'occasion de leurs noces d'argent.

Denis, toujours dévoré par l'envie de bouger, se dirige vers le bar. C'est le moment que choisit Guy, assis à la table quatre, pour réprimander Christelle, son épouse. L'entame qu'elle a fourni lui paraît particulièrement malencontreuse. Il ne résiste pas au besoin récurrent de lui signifier que c'est la dernière fois qu'il joue avec elle. Et tonne que nom d'une pipe, on ne l'y reprendra plus.

Guy est un personnage aux lèvres charnues et au menton mal rasé.

Il délivre cet avertissement cyclique, dont il force le trait, dans l'espoir que son épouse, une femme maigre comme un échalas, le cou fortement ridé, maquillée comme une chanteuse de cabaret, se décide à ne plus vouloir jouer avec lui.

Guy s'emporte inmanquablement plus que de raison, suscitant la réprobation des autres bridgeurs.

Mais quand il joue accidentellement avec un autre ou une autre partenaire qui a bien voulu s'asseoir face à lui, il proteste sans vergogne lorsque quelqu'un, dans la salle, s'autorise l'un ou l'autre propos à peine audible. Il se tient toutefois coi lorsqu'un autre bridgeur de ce jeudi après-midi lance qu'il ferait mieux de balayer devant sa porte !

OceanofPDF.com

Denis ne peut brider son impatience et va s'affairer à côté, dans le bar, tandis que Myriam mène la partie du mieux possible bien que contrariée par cette entorse faite au règlement.

« Le Mort » soulève la caisse en acier de couleur grise, munie d'une petite poignée, d'une large fente sur le couvercle et d'une petite serrure avec sa clé.

Après avoir compté les bouteilles qui restent en stock, il soupèse la caisse : il estime qu'il y a un peu plus d'argent que d'habitude et se réjouit de faire les comptes à la maison. Il est vrai que le bar self service semble avoir eu plus de clients que d'habitude.

— Qu'est-ce qu'elle est pénible !

Denis sursaute : il n'a pas vu Guy entrer dans le bar.

Guy est également « mort » et il en profite pour se servir une bière bien fraîche. Il boit goulûment afin de perdre le moins de temps possible.

Guy rejoint sa table dans les meilleurs délais, Christelle semble y dominer un jeu de 3 SA (trois sans atout), tout en s'excusant à demi-mot des frasques de son mari, les larmes au bord des yeux, en s'adressant à ses adversaires.

Avant de quitter le bar, Guy glisse une pièce d'un euro. Au bruit qu'elle fait en tombant par la fente, Guy chuchote à l'oreille de Denis : « Je crois qu'il y a un billet là-dedans ».

Auparavant indifférent aux incartades du « couple infernal », Denis semble soudain sortir de son mutisme et ses traits se détendent. Il pense qu'il a décidément hâte de retourner à la maison. Et de répondre à Guy, l'œil étincelant :

— On verra ça ce soir. Je crois que c'est une bonne journée.

Alors Denis rejoint sa table où Myriam l'informe en chuchotant :

— Plus qu'une levée et on fait plus un.

« Le Mort » sourit et félicite sa partenaire d'un hochement de tête. Le couple peut alors espérer une bonne place au classement général.

À la table n°4, comme prévu, Guy qui a fini sa bière prête une oreille distraite aux réprimandes de Christelle :

— Tu ferais mieux de suivre la partie au lieu de boire de la bière. Ce n'est pas comme cela que l'on progresse.

— Tu ferais mieux d'apprendre à jouer ! lui rétorque son mari et partenaire, tandis que Christelle cache son désarroi en couvrant son visage défait des deux mains.

Vers dix-huit heures, tout le monde se lève et range le matériel. Denis ramasse les feuilles où les résultats réalisés par chaque paire ont été marqués. Il est aussi chargé d'établir le classement de la journée. Il effectue ce travail dans la soirée sur son ordinateur pour épingler les résultats sur le tableau d'affichage le lendemain ou le surlendemain.

Denis Fischesser a élu domicile dans un quartier paisible, et dit-il sans histoires, de la banlieue mulhousienne. C'est un « plain-pied », avec un escalier en marbre, un gazon récemment tondu et un parterre de fleurs qui fait le tour de la maison. Une petite fontaine flanquée d'un nain de jardin coule silencieusement à quelques mètres de la porte d'entrée.

Avant de faire valoir ses droits à la retraite parce que tout à une fin, Denis exerçait la profession de psychanalyste, féru de sexologie. Il a cessé son activité avec impatience parce qu'il en avait assez d'entendre les gens souffrir et croire qu'il réalisait des miracles.

En entrant chez lui, il salue à peine son épouse Chantal, pressé de déposer la caisse sur son bureau. Chantal est plus jeune que son mari et s'évertue à cacher son âge. Elle était professeur d'histoire et de géographie et n'endurait plus les turbulences de ses élèves de plus en plus effrontés.

Elle consacre une bonne partie de ses loisirs à combattre les malversations du temps et à paraître encore plus jeune. Elle a des cheveux noirs tirés en arrière, un visage sans rides et des lèvres pulpeuses grâce à un récent lifting pratiqué par un chirurgien esthétique, brideur et paraît-il habile de ses mains. « En tout cas, meilleur chirurgien que brideur », confie-t-elle à ses amies qui la félicitent et qui se moquent d'elle dès qu'elle a le dos tourné.

Ses yeux d'émeraude lancent autant d'étincelles que les nombreux bijoux qu'elle arbore grâce aux largesses de son mari dont la nombreuse clientèle lui avait permis de garnir un compte en banque rondet.

Chantal en profite aussi pour mettre en valeur la générosité de ses seins et porte des chaussures hors de prix qui valorisent sa cambrure. Mais le soir, elle se « détend » un peu en optant pour une mise « plus décontractée ».

Elle avait fait la connaissance de son mari quand, après un divorce d'avec un conseiller d'éducation, elle avait consulté ce psychologue et sexologue très en vue sur la place. Ses consultations avaient abouti à une tragi-comédie classique qui a commencé sur le canapé pour finir au lit.

Négligeant le plateau-repas que Chantal lui a préparé, Denis se précipite dans son bureau : une grande pièce richement décorée avec un tableau peint par un anonyme du XVII^e siècle.

L'œuvre dissimule le coffre-fort, accrochée au-dessus d'un sofa d'époque, tendu de velours rouge, et d'une table de travail Louis XV. La toile achetée lors d'une vente aux enchères représente un paysage de sous-bois et un cerf qui brame. Ce chef-d'œuvre d'un anonyme démontre que Denis est un collectionneur éclairé, qui cultive aussi un penchant de connaisseur pour le mobilier ancien.

Le trésorier du CCM va s'asseoir à son bureau et ouvre le couvercle de la caisse qui n'est jamais fermée à clé, la confiance règne.

Il se penche légèrement en avant et aperçoit effectivement un billet de dix euros enroulé sur lui-même. Il se demande en même temps qui a bien pu le mettre là. Il a fallu que cette personne récupère la monnaie car aucune boisson ne coûte plus qu'un euro.

Les comptes du CCM se révèlent en général plutôt chiches tandis que les « clients » du bar ont tendance à se débarrasser de leur monnaie, en laissant l'appoint qu'ils introduisent par la fente.

Il observe une fois de plus que ce n'est pas un billet plié qui aurait pu être introduit par ladite fente, mais semble-t-il roulé avec soin.

Il le saisit tout en songeant qu'un billet est rarement enroulé ainsi. Il le prend du bout du pouce et de l'index. Le rouleau se défait aussitôt et Denis ressent une piquûre au niveau du poignet, à la hauteur de la veine.

Il presse le poignet de sa main gauche, se lève et titube, se dirige vers le sofa, le regard trouble, soudain à bout de souffle. Denis cherche confusément à dresser un diagnostic. Certes il souffre de faiblesses cardiaques, mais les symptômes qu'il constate n'ont rien à voir avec les prémices d'un infarctus.

En s'effondrant sur le sofa, il aperçoit une forme noire s'échapper de la caisse renversée. Une nausée lui torture le ventre. Ses yeux révoltés aperçoivent cette forme, tel un cloporte surdimensionné, descendre le pied Louis XV, progresser lentement sur le tapis de Perse, puis se réfugier sous la commode.

Denis halète, cherche l'air et ne voit plus rien. Des sons rauques s'échappent de sa bouche entrouverte. Une de ses plaintes est entendue par Chantal qui pousse la porte du bureau avec vélocité.

En apercevant son mari agonisant, assis et sur le point de perdre connaissance, elle se précipite pour l'aider à s'étendre sur le sofa tout en lui soutenant la tête.

Désespérée par ce malaise et la gorge serrée par l'émotion, elle le supplie :

— Qu'est-ce que tu as ? Dis-moi ce que tu as.

— Je... je manque d'air...

Ces propos ressemblent plutôt à un gémissement. Mais les traits de son visage se raidissent et il trouve la force de pointer son index sur la commode.

Chantal, intriguée, se retourne, fixe le meuble, ne voit rien qui aurait pu justifier la soudaine terreur de son mari. Puis elle se rue sur le téléphone pour appeler le SAMU.

Une dizaine de minutes plus tard, un médecin urgentiste au visage affairé, mais néanmoins avenant, stéthoscope au cou, pénètre dans la maison et examine Denis. Ce dernier râle de plus en plus fort et, visiblement, éprouve de plus en plus de mal à respirer.

— Œdème pulmonaire, diagnostique le praticien.

Denis arrête de râler au moment où des infirmiers le placent sur un brancard. Alors le médecin lui soulève la paupière, puis d'une voix de circonstance soupire en s'adressant à Chantal :

— Votre mari est mort, trop faible pour résister à ce qui ressemble à une attaque. Je ne peux pas encore me prononcer sur la cause exacte de ce décès. J'emmène le corps.

Une heure plus tard, Chantal téléphone à son amant, assise sur le sofa où son époux poussait son dernier soupir :

— Oui, c'est moi. Le Mort est mort.

— Enfin veuve...

OceanofPDF.com

2^E MAIL

Je vous écris d'une ville longtemps balafrée.

Il avait fallu beaucoup creuser, labourer et chambouler pour poser les rails d'un tramway au profil de TGV.

Les chantiers avaient harcelé les rues, éloigné les chalands et poussé les commerçants désemparés sur les pas de la porte d'un magasin obstinément désert.

Puis à côté de la tour où je demeure, cela avait été la construction d'un centre commercial en forme de blockhaus. Un bunker avec un parking souterrain de bonne dimension, mais dont le tramway rend l'accès fastidieux. Je vous écris d'une ville au centre historique anémique.

J'habite avec vous mon Éternité dans cette tour aux allures de gratte-ciel ayant pour ambition, au début des années 70, de s'ériger en architecture emblématique de la cité et de divorcer avec les urbanisations académiques.

Du trentième étage j'ai cependant une vue imprenable sur un bassin de vie où alternent plaines et collines, quartiers bourgeois pigmentés de piscines et quartiers dortoirs festonnés d'immeubles sans âme.

Je suis au-dessus, je suis en-dehors, je suis sorti du fracas, je suis dans un autre monde.

Je suis dans un ailleurs que j'ai patiemment construit, même si je regarde par la fenêtre par intermittence, tandis que je vous accorde toute mon attention en permanence.

J'ai supprimé les cloisons de mon appartement, afin de ne pas vous perdre de vue, réunissant ainsi séjour, bureau, chambre à coucher, kitchenette dans le même espace. À l'exception, bien sûr, de mon laboratoire d'élevage de scorpions, organisé dans une sorte de chambre forte, dont je suis évidemment le seul à connaître le sésame. Mes

arthropodes appartiennent à une vingtaine d'espèces différentes, originaires de tous les continents.

Voisinant le lit à baldaquin, revendiqué par mon ex quand je me suis installé, parce qu'elle voulait une couche de reine, votre terrarium s'érige en laraire.

Mon ex, rencontrée en Thaïlande, a saisi une occasion de vivre à l'occidentale, sans doute davantage séduite par mes devises que par ma prestance de tigre en papier. Elle était un peu plus petite que moi, possédait des galbes et un sourire charmants. Son visage ovale ne semblait jamais se départir d'une joie de vivre réconfortante.

Cependant, peu après son arrivée, elle a fait la connaissance d'un Européen plus fortuné mais elle a surtout décampé à cause de votre intrusion, qu'elle a jugée absconse.

Peu vous chaut de savoir que mon nom d'internaute est Andros. Je vous ai voulue, je vous ai.

Vous ne pourrez pas échapper à ma dévotion : j'ai réduit votre lieu de vie à un mètre carré de sable et à quelques pierres plates, contre lesquelles vous vous blottissez.

Vous vous accommodez d'un peu d'eau, journallement renouvelée dans un minuscule bassin rupestre. Vous vous contentez, de temps en temps, d'un repas frugal : une blatte ou un grillon. Et vous vous contentez d'observer un silence salubre et de cultiver une prodigieuse beauté.

Les éleveurs de scorpions dignes de ce nom le savent : trop de nourriture, vous et les invertébrés de votre espèce, vous transforme en pitoyables balles de golf.

Nous, les entomologistes férus de scorpionisme, nous vous appelons *Androctonus aeneas*. Vous appartenez à la famille des Buthidés, la plus dangereuse pour l'homme. Les Buthidés sont, du reste, représentés dans tous les continents depuis des millénaires.

Vous êtes une magnifique arachnide de près de huit centimètres. La tête et le corps merveilleusement soudés. Une queue en arceau le prolonge, aussi svelte qu'une arabesque. Rien de commun avec un obscène et quelconque symbole phallique.

Au bout de l'arceau, surgit un petit dard, semblable à une épine de rose.

Au bout de ce dard, des orifices à peine visibles, jaillit votre venin qui vous maintient en vie en donnant la mort. Pourtant, on les imagine mal capables de libérer un jet mortel.

Un enfant de moins de quinze ans qui vous dérangerait par mégarde a moins de chance de survivre à votre piqure qu'un adulte. Le taux de mortalité est plus élevé chez un individu de faible constitution. La mort peut alors frapper en peu de temps.

Vous, mon Éternité, vous avez vu le jour en Tunisie sur les collines du Sahel.

Un trafiquant a propagé votre panégyrique sur le Net. Quelle divinité, quel caprice du Destin m'a saisi à cet instant-là ? Question sans réponse. Mais dès que je vous ai aperçue, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre sans vous.

Vous êtes arrivée jusqu'à moi par des voies célestes, comme un pigeon voyageur, comme une colombe blanche et silencieuse qui se posa sur la proue de l'Arche de Noé.

Mon Androctonus Aeneas se love maintenant contre la pierre plate qu'elle préfère. Mes fantasmes m'incitent à croire que ses yeux médians, à peine plus grands que la tête d'une épingle, fixent mon bureau et mon ordinateur.

J'ai la faiblesse de croire, Éternité, que vous n'avez pas épousé cette position par hasard.

À la tombée de la nuit, vos huit pattes, aussi fragiles que le cristal le plus fin et le plus délicat, se détendent lentement comme si l'ankylose diurne était devenue douloureuse.

Elles dessinent des sortes de hiéroglyphes dans le sable ou plutôt des signes cabalistiques, formés de petits traits et courbes qui semblent dater de l'orée de l'humanité.

Je crois maintenant, je sais que les scorpions savent écrire.

Je vous vois orienter vos mâchoires. Ce sont des mandibules ciselées par une main d'orfèvre, munies de pinces plus grandes que les pattes, ayant pour vocation de déchiqueter les proies.

Pincettes et pattes se coalisent pour léguer d'étranges gravures sur le sable. C'est venu brusquement, sans que je sache ni comment ni quand. Comme un postulat d'origine métaphysique.

J'ai la folie de croire que mon Éternité m'écrit.

OceanofPDF.com

Chantal Fischesser ne tient pas en place dans la salle d'attente des urgences. « Arrêtez de faire les cent pas, ça ne sert à rien », lui suggère un homme d'une quarantaine d'années, aussi angoissé qu'elle, mais qui s'efforce de rester assis sur la chaise désignée par l'aide-soignante.

Chantal le regarde avec plus d'attention. Elle trouve, l'espace d'un battement de cils, qu'il ne manque pas de charme avec ses yeux myosotis et malgré sa mine de cocker malheureux.

La veuve de Denis Fischesser s'est habillée à la va-vite, mais soucieuse, malgré le drame, de se montrer avenante, voire attirante. Le souci de capter le regard des autres, et notamment des hommes, l'habite malgré les circonstances et en toute circonstance.

Ce n'est pas toujours raisonné, mais plutôt instinctif. Elle porte un pantalon noir, des escarpins haut perchés, une blouse jaune et une veste noire qu'elle n'a pas pris le temps de boutonner. Elle n'a cependant pas carminé ses lèvres, pensant confusément que ce ne serait pas correct.

Comme par réflexe, histoire de tuer ces insupportables minutes d'attente, elle sort son bâton de rouge et confère à sa bouche la brillance qu'elle lui donne habituellement.

Elle sursaute quand la porte s'ouvre enfin. Mais elle ne livre pas passage au médecin urgentiste qui avait examiné Denis tout à l'heure.

Il vient à elle, le pas pressé. L'homme, vêtu d'une blouse verte et d'un calot de la même couleur, a les tempes grises. Son visage émacié montre qu'il est préoccupé.

— Madame Fischesser ?

Elle se retourne d'un bloc et prononce :

— Oui, c'est moi.

Ses paupières frémissent comme c'est presque toujours le cas quand elle aperçoit un homme pas trop moche pour la première fois. Ce spécimen-là lui paraît particulièrement séduisant. D'autant plus qu'elle attend avec

impatience qu'il lui apporte plus de précisions sur ce décès qu'elle n'est pas encore arrivée à ranger dans les réalités de la vie.

— Docteur Fournier, dit-il en lui serrant la main. Je n'ai pas une bonne nouvelle pour vous. Votre mari est bien mort, nous n'avons pas pu le sauver.

Elle découvre une main chaude et nerveuse. Ce praticien, pourtant, ne lui paraît pas particulièrement sympathique, d'autant qu'il semble délibérément ignorer ses lèvres pulpeuses qu'elle a fraîchement habillées de rouge en attendant un médecin ou pour le moins une infirmière compétente.

Il ne se préoccupe pas davantage de ses seins avantageux qu'elle fait pointer inconsciemment et parfois machinalement depuis des lustres, comme un tic, chaque fois que l'occasion se présente.

Chantal ne réagit pas. Pour elle son mari était mort depuis longtemps. Depuis qu'il ne la regardait plus, depuis que le poids des ans lui voûtait les épaules. C'était son mari, voilà tout, avec lequel elle ne se disputait d'ailleurs jamais, et qui satisfaisait presque tous ses désirs. Il avait craqué pour le bridge et elle avait gagné sa liberté par la même occasion.

Elle sursaute cependant comme électrocutée lorsque le médecin lui pose cette question à la fois déroutante et incongrue :

— Est-ce que votre mari élevait des scorpions ?

Chantal transperce le praticien du regard. Comment ce praticien aux allures de mandarin peut-il lui poser une question pareille ? À cent lieues des loisirs de son époux. Elle rétorque agacée :

— Vous plaisantez ? Mon mari était, dans la région, un éminent psychanalyste.

— Je ne plaisante pas, madame Fischesser. Croyez-moi je n'ai vraiment pas envie de plaisanter. Ai-je l'air de plaisanter ?

Chantal se renfrogne. Elle est assaillie par une salve de sentiments contradictoires qui tombent sur elle comme la foudre : la mort inexpliquée de son mari qu'elle ne reverra plus jamais, les questions absconses de ce médecin-chef qui la toise de haut et l'intrusion d'un scorpion, comme un de ces dragons qui surgissent dans les légendes pour enfants.

Elle passe sa main sur son visage qui soudain perd de sa superbe et semble prendre un coup de vieux. Elle pense que la réalité dépasse la fiction et que, tout à coup, le statut de victime s'abat sur elle :

— Il n’y a pas de scorpion chez nous, docteur. Il n’y en a jamais eu. Sauf dans mon horoscope. Vous connaissez sans doute le docteur Fischesser de nom. Est-ce que vous le croyez capable d’élever des scorpions ? Pourquoi pas des chauves-souris suceuses de sang ?

Le docteur Fournier hausse les épaules, pensant que le genre humain est capable de tout. D’aucuns élèvent bien des mygales ou des pythons constrictor et trouvent moyen de les chérir comme s’ils étaient de la famille.

Maintenant il ne cache pas une mauvaise humeur qui prend le pas sur la curiosité qui a présidé à son début d’interrogatoire : il se demande comment une femme qui vient de perdre son mari peut proposer une réponse aussi inadaptée ?

— Laissons cela. En tous les cas, il faut que vous sachiez que votre mari est mort envenimé. Parmi toutes les hypothèses échafaudées nous sommes arrivés à la conclusion qu’il a été piqué au niveau du poignet par un scorpion ou peut-être par une mygale. Le peu que je sais et que j’ai pu apprendre sur les *Androctonus* m’indique que la piqûre de ce genre de bestiole est rarement mortelle pour l’homme. Venez rapidement dans mon bureau, afin que notre entretien soit plus confidentiel. Je n’ai pas beaucoup de temps, une fois de plus tout le monde arrive en même temps.

Le Dr Fournier précède Chantal, la laisse le suivre dans le couloir où des malades attendent en urgence. Puis, empruntant un autre couloir, il s’arrête devant une porte marquée « Chef de clinique ». Il la pousse sans ménagement et incite Chantal à s’asseoir au plus vite sur la chaise située devant son bureau.

— Chez vous nichait sans doute un scorpion, lance-t-il. Qui plus est, dangereux. Les cas mortels qui ont été recensés concernent des personnes particulièrement fragiles, des enfants ou des personnes âgées. C’est le cas de votre mari. Qui n’avait, hélas, pas un cœur très solide ?

— Justement non. Il était suivi par un cardiologue qui lui recommandait de marcher beaucoup et qui lui avait prescrit un traitement. Question exercice, mon mari ne bougeait pas beaucoup, il préférait jouer au bridge. Il préférait se remuer les méninges et ne prêtait guère d’attention à ses articulations ni à son muscle cardiaque par la même occasion. Il figurait parmi les animateurs du Chelem-Club de Mulhouse. Il ne fournissait pas d’effort physique particulier. C’était lui qui tenait la caisse. Ça m’a toujours

étonnée : cet ancien psychanalyste aimait compter l'argent des autres plus que le sien.

— Il faut que je le souligne encore une fois : sa mort n'est pas naturelle. Nous devons attendre le résultat d'analyses plus pointues.

— Je suis abasourdie. Qu'est-ce qu'un scorpion ou une mygale viendrait faire chez nous ?

— Il y a toujours des fous, admettons des passionnés, qui entretiennent chez eux des terrariums.

— Pas lui, je vous l'assure. Lui avait peur des araignées.

— Alors il faut supposer que quelqu'un a introduit cette arachnide chez vous, d'une manière ou d'une autre.

Chantal a un haut-le-corps, puis murmure :

— Rassurez-moi : peut-on raisonnablement penser que cet animal y est toujours ?

— Probablement.

— Mais comment, Dieu du Ciel ?

— C'est ce qu'il s'agit de déterminer. C'est pourquoi, comprenez-moi, je ne peux pas vous délivrer le permis d'inhumer.

Au Chelem-Club de Mulhouse, les douze tables disponibles sont occupées. L'affluence est exceptionnelle. Si d'autres bridgeurs surviennent, il faudra en caser une treizième voire une quatorzième et on sera arrivé au maximum de la capacité du club. Il faudra alors refuser du monde.

Le président Luc Feuerstein regarde la porte d'entrée avec inquiétude. C'est un homme d'une soixantaine d'années, bridgeur et organisateur aguerri. Il avait jadis des cheveux blancs bouclés dont il ne reste qu'une calvitie entêtée, et un visage basané grâce à ses nombreux mais courts séjours au soleil. Ses yeux noisette, en général rieurs, expriment aujourd'hui la tristesse et l'inquiétude.

Luc Feuerstein songe qu'il y a des jours où il ferait mieux de se détendre dans les eaux thermales de Bad-Bellingen, situées à une vingtaine de kilomètres de là, en Allemagne. Le brouhaha s'intensifie et il se retient de réclamer le silence en des termes grossiers.

C'est donc le visage tendu qu'il marque les noms des « paires » sur son listing afin de constituer les tables. Les bridgeurs rejoignent lentement leur place.

Luc Feuerstein observe que personne n'a pris place sur la chaise d'ordinaire réservée à Denis Fischesser. Il lui incombe donc de l'occuper, afin que toutes les tables soient pourvues. Mais avant de donner le « top » signalant le début du tournoi, il a lancé « S'il vous plaît » afin de demander le silence.

Il s'est du reste plus particulièrement adressé à Guy, qui une fois de plus vilipende sa femme Christelle pour une raison futile. La coupable n'a pas mis l'étui où sont rangées les quatre donnes dans le bon sens : Nord-Sud.

— Aujourd'hui, dit le président, deux missions m'incombent. L'une agréable et l'autre empreinte de tristesse. L'agréable d'abord : nous accueillons un invité de marque.

Le silence tant réclamé s'impose enfin. Le président se tourne vers un homme qui joue à la table n°1, celle de feu Denis Fischesser. Sur un signe de Luc Feuerstein, il se lève et va le rejoindre.

— Je vous présente Jean-Yves Bourdon qui sera avec nous cet après-midi. Il vient de Besançon où il est considéré comme l'un des meilleurs bridgeurs de la ville. Il passe quelques jours dans notre région pour des raisons professionnelles et il a accepté de venir au CCM et ne manquera pas de nous dispenser de bons conseils. C'est pourquoi il changera de table toutes les quatre donnes. Ainsi vous pourrez tous, si vous le souhaitez, profiter de son expérience.

Le Bisontin remercie de la tête lorsqu'il est salué par une salve d'applaudissements. Mais, d'un geste de la main, Luc Feuerstein sollicite de nouveau le silence.

— Ma deuxième mission, moins agréable hélas, consiste à demander une minute de silence, ce sera un effort surhumain pour certains, à la mémoire de Denis Fischesser, notre ami disparu, qui s'est dévoué pour le club pendant de nombreuses années.

Jean-Yves Bourdon incline la tête comme tout le monde, mais observe la salle d'un rapide coup d'œil. Il constate que toute l'assemblée tient les yeux fermés, à l'exception d'une femme qui, elle-même, l'observe à la dérobée. Il apprendra plus tard que l'observatrice, alerte quinquagénaire, s'appelle Adèle et qu'elle a divorcé deux fois.

Après la minute de silence, et après que le tournoi a été lancé, le Bisontin continue d'observer discrètement la salle et ses occupants. Son comportement intrigue Adèle constatant que ce « nouveau » regarde ses cartes à peine autant que les joueurs de sa table, bien sûr, mais aussi ceux des autres tables. Il n'a pas mis longtemps à « lire » son jeu et à compter les quatre points dont il disposait. Avec un jeu aussi maigre, il ne pouvait que se taire.

Le comportement du sieur Bourdon intrigue Adèle et Bourdon le remarque, en se disant qu'on n'est décidément jamais tranquille.

Le capitaine Jean-Yves Bourdon appartient en réalité à l'antenne de la police judiciaire de Mulhouse, où venant effectivement de Besançon, il a été affecté quatre semaines auparavant.

L'homme, qui vient de fêter son quarante-cinquième anniversaire, de taille légèrement au-dessus de la moyenne, ne se distingue pas par un charisme hors du commun. On remarque toutefois ses yeux bleu-gris, ses pommettes légèrement saillantes, son nez pointu et ses oreilles décollées.

Son bureau est installé à la cité administrative de Mulhouse, aussi appelée caserne Coehorn. Les bureaux auraient mérité des travaux de restauration, mais des restrictions budgétaires récurrentes les ont relégués à une date ultérieure, plus ou moins imminente.

Le capitaine se souvient de sa « première prise de contact ».

Il avait offert « un pot » à ses collègues afin d'arroser son arrivée à Mulhouse, deux jours avant de venir jouer au bridge pour les besoins du service. Son supérieur, après avoir trinqué et lui avoir souhaité la bienvenue chez les « Alsacos », l'avait entraîné à l'écart. « Écoute, Bourdon, on peut dire que tu arrives à point nommé. J'ai une affaire hors du commun et à ta mesure, à te confier. Comme quoi, le hasard... »

Jean-Yves Bourbon s'était dit que ce discours ne présageait rien de bon : il avait appris que trop souvent le hasard cache une tuile.

Pour être persuasif le commissaire lui avait saisi amicalement l'avant-bras et l'avait gratifié d'un sourire sirupeux.

— J'ai vu, par hasard, dans ton dossier, que tu jouais au bridge à Besac.

Jean-Yves Bourbon buvait alors son verre de crémant avec modération. Les propos de son supérieur l'intriguaient de plus en plus, d'autant que les hasards semblaient faire des petits.

— Je jouais oui, mais je ne joue plus.

— Là-bas, ai-je appris, on t'appelait « le bridgeur ».

La capitaine avait haussé les épaules. À force de le flatter son supérieur ne faisait que l'énervier. Du reste, il n'aimait pas qu'on évoquât le temps où il participait aux tournois internationaux. Il n'avait pas répondu se demandant où le commissaire voulait en venir.

Il avait fini par « lâcher le morceau » comme on dit dans ce milieu.

— Voilà, Bourdon. Nous avons un mort suspect sur les bras. Quand je dis suspect...

Jean-Yves Bourbon avait froncé les sourcils. Cela était devenu inquiétant.

Le commissaire avait continué :

— Figurez-vous que dans un club de bridge de la place un des joueurs est mort brutalement en rentrant à la maison.

— Comment ?

— En mettant la main dans la caisse...

— Quoi ?

Le capitaine Jean-Yves Bourdon n'avait pas caché sa surprise et avait attendu avec impatience que son supérieur décrypte l'énigme.

De le voir ébaubi, le commissaire était devenu littéralement jovial.

— Un certain Denis Fischesser. Là-bas, on l'appelait « Le Mort ». Bourdon, « le Mort » est mort.

Continuant de jubiler, surtout en voyant l'expression défaite de son collaborateur :

— C'était le trésorier du club et, par conséquent, il n'était pas illogique qu'il mette la main dans la caisse. Mais, pour une fois, mal lui en prit : dans la caisse il y avait bien sûr des sous, mais aussi un scorpion.

De nouveau le capitaine Bourdon s'était demandé si, le vin pétillant aidant, le commissaire ne se moquait pas franchement de lui.

— Un scorpion ! Mais comment diable ?

— *That is the question !* C'est la question à laquelle tu devras éventuellement répondre. Qui a mis un scorpion dans la caisse du club de bridge ? C'est pourquoi je te suggère de fréquenter ce club et d'ouvrir les yeux. Vu ? Tu aimes les scorpions ?

— Je les déteste, je déteste tout ce qui grouille, sauf les rats.

— Tu es décidément l'homme de la situation. J'ai une autre bonne nouvelle : Bourdon, veinard, tu feras équipe avec une « pays » Séverine Bellenger, elle vient également de Franche-Comté. Le lieutenant Bellenger est encore un peu novice dans notre passionnante profession. Mais elle apprend vite.

D'un petit coup de tête, le commissaire avait désigné le lieutenant. Et Bourdon avait découvert une jeune femme accorte, un peu plus grande que la moyenne, la trentaine, les lèvres épaisses et le regard noisette pétillant. Elle lui avait dédié un clin d'œil discret.

Un peu plus tard, souhaitant prouver, sans doute, qu'elle était déjà conquise par cette enquête, elle lui avait demandé :

— Par quoi on commence Bourdon ?

Le capitaine n'avait pas répondu du tac au tac. Sans le savoir, elle l'avait en quelque sorte poussé dans la piscine pour voir s'il savait nager. Il s'était repris et avait répondu le plus professionnellement possible :

— Je m'occupe des bridgeurs comme suggéré par le commissaire et vous des scorpions. Il faudrait dénicher un éleveur.

— Je vois. Vous n'aimez pas les scorpions ?

— Je vais vous faire un aveu que vous garderez pour vous : ils me font peur.

Jean-Yves Bourdon saisit ses cartes et les examine rapidement. Il est « donneur », il lui appartient donc d'ouvrir et de formuler la première annonce. Son rapide coup d'œil lui apprend qu'il possède six piques dont deux honneurs et qu'il n'a que neuf points. Comme il se doit, il annonce deux piques, cas de figure appelé « le deux faible ».

Il profite de ce moment quiet, où tout le monde se concentre, pour jeter un rapide coup d'œil dans le fond de la salle. Son regard accroche un homme bedonnant, proche de la soixantaine. Son aspect physique le laisse indifférent, mais son comportement l'intrigue.

Ce joueur transpire la timidité. Il propose son annonce du bout des lèvres, comme s'il craignait de déranger : « Un sans atout ».

Sa partenaire, Alice Martin, prévenante, se permet de murmurer en s'excusant auprès des partenaires.

— Ça veut dire que vous avez au moins quinze points.

— Oui.

Le capitaine Bourdon se penche vers sa partenaire qui, elle aussi, s'évertue à paraître dix ans de moins. Mais n'y arrivant pas, a rendu les armes.

— Comment s'appelle le type, là derrière, assis au fond ?

Marcel Heinis, répond Maryse. Il a l'air de n'y rien comprendre, mais il faut se méfier de lui. Il joue mieux qu'il veut le faire croire.

À la table n°3, Guy se retourne :

— Maryse...

Maryse tourne la tête et Guy met un doigt sur ses lèvres, lui montrant ainsi qu'il ne faut pas parler. Maryse hausse les épaules et lance :

— Quand vous vous disputez avec votre femme vous n'êtes pas particulièrement discret ! C'est l'Hôpital qui se fout de la Charité.

Le regard de Bourdon retourne à ses cartes : il ne faut pas qu'il se fasse remarquer trop tôt.

Le président vient derrière lui et observe son jeu. Il constate que le policier qu'on lui a envoyé joue effectivement plutôt bien au bridge.

C'est alors qu'on entend cette remarque murmurée sur le ton de la plaisanterie :

— Elle est morte Adèle.

Adèle réagit, le visage sévère, montrant qu'elle n'avait pas envie de rire et encore moins de sourire.

— Celle-là, on me l'a déjà faite cent fois ! Ça commence à bien faire ! Vos plaisanteries douteuses n'ont même pas le mérite d'être nouvelles.

Bourdon jette un coup d'œil sur l'homme tancé par Adèle. Il est habillé avec recherche d'un blazer et d'un pull à col roulé gris. Comme bien d'autres bridgeurs, son âge se situe autour de soixante ans et sa retraite lui permet de s'adonner à un loisir utile à sa mémoire.

Le capitaine lui attribue une mine sournoise et ne peut s'empêcher de trouver cet individu antipathique. Il en conclut qu'il le coucherait volontiers sur la liste des suspects.

Le policier observe Adèle tout aussi brièvement. Il découvre une grande femme au visage lisse et aux yeux pervenche pétillants. Son dynamisme ne fait aucun doute, se dit-il, jugeant ses gestes rapides et assurés.

Elle se distingue par sa haute taille et son corps exempt de cellulite. « Celle-là, se dit-il, c'est ce qu'on appelle un pétard. Elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. Je la pressens capable de glisser un scorpion vite fait dans la caisse ».

Le président annonce que l'on change de table, sauf M. Bourdon, précise-t-il, en adressant un clin d'œil au policier. Celui-ci remarque que plusieurs joueuses et joueurs se rendent à la buvette. Une femme et deux hommes, note-t-il dans sa mémoire.

La femme se prépare un thé, tandis que les hommes se servent une bière. Le rituel coutumier est respecté : ils glissent une ou deux pièces dans la caisse qui a été remplacée provisoirement par un gobelet. Ils ont tous l'appoint.

Le capitaine Bourdon se penche vers le président et constate, presque en chuchotant :

— Ils vont tous à la caisse tôt ou tard.

— Presque.

— Et les nouveaux venus ?

— Aussi, bien sûr. Le self-service n'est pas difficile à comprendre. La confiance règne, plus exactement la confiance régnait. Mais des nouveaux, il n'y en a pas beaucoup.

— La caisse ?

— Elle est entre vos mains. En attendant j'ai mis un gobelet.

— Et ceux qui n'ont pas de monnaie ?

— C'est moi qui leur en fais. J'en ai. Car tout le monde, en arrivant, paie un droit d'entrée de trois euros. C'est un droit qui sert à l'entretien de la salle et à l'achat de matériel. C'est moi qui gère cette somme-là.

— Si je comprends bien, tout le monde accède à la caisse réservée aux boissons.

— Oui, tout le monde. Mais je ne vois pas comment quelqu'un aurait pu y poser un scorpion, sans se faire piquer lui-même. De toute façon il faut exclure les femmes, car en général elles ont horreur de ce genre de petit animal.

— Encore que... Mais je pense que vous avez raison. Quel était vraiment le mode opératoire ? C'est ce qu'on va essayer de savoir. L'enquête commence. Je vous poserai sans doute d'autres questions.

— Je suis à votre disposition.

3^E MAIL

Je vous écris d'une prison transparente.

Maintenant ils sont deux à me scruter. Deux exemplaires d'homo erectus. Un à côté de l'autre penchés sur moi. Deux hominidés qui ont tout l'air de me prendre pour une bête curieuse.

Le soir tombe, le ciel est encore rougeoyant, comme sur une carte postale. Je sors de ma léthargie, inspirée par le crépuscule. J'avance mes pinces, puis mes pattes.

Le rayon de lumière d'un projecteur, installé dans un coin du loft, donne à ma carapace des brillances de perle noire.

Mon geôlier a toujours ce regard admiratif qui semble percer simultanément un ailleurs connu de lui seul, un regard de kamikaze sur le point d'allumer la mèche de sa ceinture de bâtons de dynamite.

Ma robe noir olive, sa fragilité de porcelaine le fascinent à l'évidence toujours autant, bien qu'il ne soit pas seul. Et qu'il a eu la prudence de dissimuler tant bien que mal cet amour fou qui le dévore.

Il ne parle pas, les lèvres serrées et les commissures collées, sans doute parce qu'il ne sait pas pourquoi je lui inspire cet amour immodéré, hors de la réalité.

Il ne le saura sans doute jamais et il mourra peut-être sans le savoir.

Parfois, pourtant, il jette un furtif coup d'œil sur son voisin, comme s'il craignait que celui-ci, assurément moins subjugué que lui, n'attende à ma quiétude, en effectuant un geste inconsidéré de bétotien.

L'autre homme, appelé « monsieur » par celui qui me nourrit et m'héberge et m'idolâtre, me jauge aussi. Mais il ne me regarde pas de la même manière. Ses yeux sont à mille années-lumière d'exprimer une passion démesurée.

On n'y lit que de la curiosité.

Une curiosité vulgaire, dépourvue d'émotion. Son regard insensible s'attarde sur mes pinces, se demandant sans doute, hominidé inculte, si je

suis capable d'envenimer mes proies avec ces instruments ridicules.

Ainsi est apparu à mon chevet un autre type d'homme, appartenant sans doute à une sous-espèce. C'est un humain qui flirte avec la vieillesse contre son gré et se prend pour une victime, lutte contre l'étreinte impitoyable de la dégénérescence et engloutit des nutriments anti-âge.

C'est un mâle en perte de jeunesse, s'efforçant de manifester sans grâce sa pétulance moribonde. Il s'inquiète, comme le Malade imaginaire, de la moindre anomalie physique. Et se demande pourquoi diable, le soir, ses genoux lui font de plus en plus mal et ses paupières ont tendance à se fermer lorsque, oisif, il se gave de télé réalité.

C'est un intrus qui susurre à qui doit l'entendre qu'il bande encore. Homo erectus fier de ses érections qu'il espère intemporelles, baromètre des verdeurs d'un bientôt plus que sexagénaire qui s'est déjà procuré des pilules bleues... Au cas où.

C'est un être altier, quoi qu'il en soit, persistant, contre vents et marées, à voir ses congénères de haut, par habitude et par égoïsme. D'ailleurs il ne cache pas son mépris pour ceux dont la psychologie ne les range pas parmi les mâles dominants. Ses cheveux grisonnent sur ses tempes et ses maxillaires sont crispées.

Mes pattes me font progresser de quelques centimètres et Andros m'observe, perpétuellement émerveillé.

Monsieur hoche la tête et ses yeux, maintenant, vont du terrarium à son hôte. Les lueurs qui font briller ses pupilles paraissent délivrer en permanence ce message à son interlocuteur ou à son interlocutrice : « Je suis plus fort que toi ». Et il ne revient pas en arrière même s'il se rend compte qu'il s'est trompé. Car monsieur appartient à cette catégorie d'hommes qui ne se trompe jamais.

Andros, à n'en pas douter, subit son ascendant.

Il n'ose d'ailleurs pas le défier. Il accepte déjà le verdict : il a trouvé plus viril que lui, séducteur et intolérant. Une certitude le rend mal à l'aise : il ne sait pas pourquoi cet homme le terrorise.

Les traits de monsieur affichent une moue satisfaite, histoire de montrer qu'il sait éventuellement s'attendrir quand il le veut. Il murmure :

— Il est noir.

— Elle... C'est une femelle.

— Vous ne m’avez jamais fourni de scorpion noir. Ceux que j’ai eus étaient plutôt d’un jaune pisseux. Ça ne se voit pas que c’est une femelle.

— Dans la nature, mâles et femelles se cherchent et se reconnaissent, se frôlent et sensuellement se nouent et se dénouent, leurs bouches s’adonnent à de tendres effusions. Qui plus est, chez certaines espèces, la femelle dévore le mâle après l’étreinte.

— Ha ! C’était trop beau. M’étonne pas d’ailleurs, toutes des chiennes ! Que dis-je, des hyènes. Elles font toute une histoire avant de se faire remplir le vestibule.

Andros me regarde, gêné, comme s’il craignait que la vulgarité de monsieur m’offense... Il espère détourner l’attention de monsieur en disant :

— Les scorpions que je vous ai fournis appartiennent à la famille des Chactidae, commune en France et sans aucun danger pour l’homme.

— Sauf accident. Et ce bijou, plus noir qu’une négresse, vous l’avez depuis longtemps ? Vous m’en avez jamais proposé.

— C’est une *Androctonus Aeneas* rarissime et figurant parmi les plus dangereuses pour l’homme.

— Pourquoi vous l’avez acheté ?

— Admettons que ce soit une dérive de collectionneur. C’est en quelque sorte une pièce unique que tous les collectionneurs voudraient posséder et dont on a pas envie de se séparer.

Andros a élevé le ton, comme s’il avait lancé un avertissement. Mais il sursaute, effrayé, lorsque monsieur abandonne une mine qui paraissait débonnaire en tonnant :

— Je la veux !

Chantal s'est habillée en noir, sa couleur préférée. Elle lui sied d'autant mieux qu'elle est assortie à son casque de cheveux blonds. Les circonstances, par ailleurs, l'ont incitée à choisir la couleur du deuil. Elle s'est maquillée, comme d'habitude, d'autant plus facilement qu'elle n'a versé aucune larme.

Depuis le décès, elle a souvent pensé qu'elle devrait pleurer un peu, mais rien n'est venu. Elle a emprunté un air déconfit à son assortiment d'expressions. Une introspection l'a pourtant incitée à reconnaître que le décès subit de son mari lui faisait de la peine. C'était une présence bienveillante et somme toute rassurante. D'autant plus qu'il ne la contrariait jamais, sans doute lui-même rassuré par sa présence. Elle semblait comprendre que sa fougue d'antan s'en était allée contre son gré, mais laissant quand même son intelligence intacte. Utilisant volontiers un lieu commun elle disait à ceux et celles qui aimaient les questions indiscrètes : « On s'entend bien ». Et elle n'avait pas la mauvaise impression de mentir.

Toutefois, elle lui reprochait, à présent, d'avoir poussé son dernier soupir dans d'aussi horribles circonstances. Elle lui reprochait de n'être pas mort comme tout le monde, afin de lui offrir un veuvage moins dissemblable du commun des mortels.

Elle se souvient qu'elle a fini par s'attacher à cet homme qui vivait avec elle, mais qui ne s'occupait plus d'elle. Il était mort deux fois. La première en faisant le deuil de sa virilité et la deuxième pour avoir eu la malencontreuse idée de ramener un scorpion ou autre bestiole remplie de venin à la maison. Maintenant, soudain, dans les locaux de la police, elle songe aux propos de son dernier amant qui, après avoir dégrafé son soutien-gorge, lui avait murmuré : « Tu as de si beaux seins qu'on devrait les béatifier ». Il avait été le seul à rire de sa plaisanterie.

Chantal aime cet ensemble parce que la jupe moule bien les fesses, et sa veste bâille volontiers sur un sweat-shirt gris anthracite, tendu par ses seins. Ses mamelons pointent d'autant plus qu'elle vient de leur faire subir une

opération esthétique, à son avis particulièrement réussie. Elle sait depuis belle lurette qu'une belle poitrine ne laisse jamais les hommes indifférents.

La veuve de Denis Fischesser est assise dans une sorte de salle d'attente improvisée dans un couloir. Deux chaises ont été placées, à toutes fins utiles, à côté d'une porte où un bristol tenu par une punaise indique : « Capitaine Bourdon ».

Chantal croise et décroise ses jambes gainées de noir. Elle cache mal son impatience de s'entretenir enfin avec le capitaine Bourdon et de faire sa connaissance par la même occasion. Elle entend sa voix au téléphone derrière la porte. Une voix qui lui paraît chaude, mais pas assez timbrée pour qu'elle comprenne ce qu'il dit.

Une voix qu'elle avait elle-même entendue au téléphone, la veille :

— Une conversation s'impose, lui avait-il jeté.

Le ton lui avait semblé le fruit d'un moyen terme entre l'autorité et la prévenance.

Chantal songe qu'il pourrait avoir la politesse de la recevoir à l'heure ; respectant une stratégie sans doute traditionnelle, il voulait l'agacer sciemment avant de l'interroger.

Pour Chantal, ces dernières quarante-huit heures avaient été agitées, d'autant plus que le permis d'inhumer ne lui avait été délivré que la veille.

Le médecin avait confirmé son premier diagnostic : mort des suites d'une piqûre de scorpion. Cette version, désormais officialisée, avait suscité un cortège de questions sans réponses.

Elle sursaute quand la porte s'ouvre, poussée avec brutalité.

— Entrez, s'il vous plaît, dit le capitaine Bourdon, veuillez excuser ce léger retard, les embouteillages...

Chantal lui répond par un léger haussement d'épaules, mais se garde bien de préciser qu'elle le soupçonne d'avoir passé le plus clair de son temps à téléphoner. Elle réprime un autre haut-le-corps en apercevant Séverine Bellenger, assise un peu en retrait derrière Bourdon. Celui-ci explique :

— Je vous présente Séverine qui me secondera dans cette enquête.

Le bureau du capitaine ne respire pas la peinture fraîche et le mobilier semble atteint par la limite d'âge. Un nouvel Hôtel de police est en construction, ce qui pourrait expliquer pourquoi les investissements sont

gelés. Seul un ordinateur à écran plat révèle que les outils de travail contemporains n'ont pas été reniés.

Chantal s'immobilise afin de mieux examiner la dénommée Séverine. Elle se demande en même temps si cette jeune personne n'est pas trop inexpérimentée pour s'occuper d'une histoire d'arachnidé. Et songe : « cette jouvencelle serait-elle capable de surmonter la trouille que pourrait inspirer un manipulateur de scorpions ? ».

Bourdon l'invite à s'asseoir devant son bureau sans la regarder comme un homme normalement constitué, selon Chantal, devrait la regarder. Il ne s'encombre pas non plus de formules de politesses, mais entre sans vergogne dans le vif du sujet.

— Votre mari était-il éleveur de scorpions ?

Abasourdie, Chantal demeure d'abord muette, puis réagit :

— Comment ? Comment pouvez-vous imaginer une idée aussi grotesque ?

Séverine éprouve le besoin d'épauler son collègue sans que celui-ci l'ait souhaité :

— Vous savez, madame Fischesser, nous voyons de tout. Il existe parfois des gens un peu pervers qui, au lieu de chérir un labrador ou même un lapin nain, aiment les NAC, autrement dit les nouveaux animaux de compagnie. Ils sont heureux de détenir qui un furet, qui un python, qui des mygales ou même des scorpions.

— Le médecin m'avait déjà posé la question. Je vous assure que mon mari n'était pas dans ce cas. Lui, il avait horreur des animaux de compagnie. Il était allergique aux chats et disait qu'il n'était pas question de promener un chien trois fois par jour. Il consacrait, en revanche, le plus clair de ses loisirs au bridge, deux voire trois après-midi par semaine. Bref, il n'était jamais là.

Chantal demeure un instant silencieuse, comme si elle prenait le temps d'assimiler les propos étonnants et détonants de l'officier de police. Elle déclare encore en s'adressant à Bourdon plutôt qu'à sa collègue qu'elle ne jugeait, a priori, pas particulièrement séduisante ni intelligente :

— Mon mari était assez lucide pour ne pas se laisser aller à ce genre de déviation.

Bourdon plante maintenant son regard dans celui de Chantal espérant montrer ainsi que ses questions, grotesques ou non, sont exclusivement

nourries par sa volonté de rechercher la vérité.

— Avez-vous un ami, sinon un amant qui adore les scorpions ?

— Je ne comprends rien à vos questions. J'ai des amis comme tout le monde, mais pas d'amant.

De nouveau, Chantal s'efforce de réfréner son envie de rabrouer sans retenue ce policier singulièrement insolent. D'autant plus qu'en faisant allusion à un amant, le bougre a vu juste !

— C'est un peu brutal, je le concède. Mais c'est ma méthode. J'aime aller droit au but. Dans cette affaire qui se révèle en effet étrange, les scorpions, comme vous vous en doutez, se trouvent au centre de nos préoccupations.

— Désolée, mais je me vois obligée de vous dire que vous êtes sur une fausse piste.

Le capitaine Bourdon a du mal à dissimuler sa déception. La réplique de la veuve Fischesser l'a quelque peu décontenancé et il s'efforce de ne pas le montrer. Il aurait dû se douter qu'elle ne lui révélerait pas, à ce stade de l'enquête, les secrets de sa vie intime. Chérir un amant, par exemple. Mais, heureusement, Séverine prend le relais.

Elle espère lancer une nouvelle offensive en interrogeant d'une voix inquisitrice :

— Qui hérite ?

C'est au tour de Chantal de s'efforcer d'indiquer qu'elle n'est pas décontenancée. Elle répond en s'efforçant de garder son calme :

— C'est moi. Je précise que mon mari ne possède pas d'île aux Seychelles.

— Vous n'aviez pas d'enfant ?

— Non, hélas. Mon mari était stérile. Pas d'enfant et par conséquent pas de petit enfant.

— Vous ne jouez pas au bridge ?

— Non, je n'aime pas ce jeu, où les uns et les autres passent leur temps à vous reprocher de n'avoir pas fait la bonne annonce et à scruter les résultats obtenus par les autres.

— Vous savez quand même qu'à toutes les parties il y a un joueur qui étale son jeu et qu'il est appelé le mort ?

— Évidemment. Mon mari s'est assez vanté d'être surnommé « le Mort ».

— Qu'est-ce que vous faites quand il n'est pas là ?

Indiquant qu'elle n'a pas, en l'occurrence, à révéler son emploi du temps, elle répond sèchement :

— Je m'occupe !

— Je cherche à savoir, madame Fischesser, si vous avez des ennemis. Si, éventuellement, quelqu'un serait susceptible d'en vouloir à votre époux au point de le tuer.

— Je ne vois pas. Mais les gens qui se promènent avec un scorpion dans la poche sont rares. Je n'en connais aucun.

Le policier accuse le coup, la remarque est judicieuse.

— Vous avez raison. Le scorpion n'est pas venu tout seul chez vous en prenant le passage clouté ! C'est là qu'il faut chercher. Un type passionné de scorpionisme, un type un peu dérangé.

— Un peu beaucoup dérangé. Vous ne trouverez pas ça chez moi.

— En tout cas, un scorpion semble encore se balader chez vous. Si vous voyez le bout de sa queue, appelez les pompiers.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faites à part poser des questions idiotes ? Vous ne pourriez pas aller le chercher ce scorpion ? Je vous prêterai une lampe de poche.

Bourdon regarde Séverine et semble l'appeler au secours. Une pointe d'angoisse lui raidit en effet soudain l'estomac. Il s' imagine en train de fouiller la maison, à la recherche du scorpion venimeux.

— C'est pas notre travail, rétorque la jeune lieutenant.

— De toute façon, je ne veux pas qu'on fouille ma maison de fond en comble, rétorque Chantal. Je m'occuperai moi-même de ce scorpion, et si je le trouve, je le transformerai en chair à pâté !

Chantal roule lentement.

Certains automobilistes lui font des appels de phare pour lui signifier qu'elle exagère. Elle n'en a cure, inféodée à ses pensées. Dans sa tête règne une confusion mentale qui ne l'avait jamais assaillie jusqu'à ce jour.

Elle roule, en confiant sa Peugeot 308 à l'habitude. Elle roule en se demandant si elle a pris la bonne initiative. Pour dire la vérité, elle ne sait pas trop quelle initiative aurait dû être prise. Le ventre serré, elle n'a pas pu se nourrir normalement et, avec la fiébrilité du désespoir, elle cherche comment mettre fin à ce malaise.

L'enquête sur la mort mystérieuse et sans doute criminelle de son mari ne lui a pas encore permis de programmer des obsèques. Sa maison a été fouillée, les pompiers n'ont rien trouvé. Elle a procédé elle-même à une deuxième inspection sans succès. Quelqu'un lui a dit, elle ne sait plus qui : « Chercher un scorpion dans une si grande maison, c'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Soyez vigilante, mais, à mon avis, vous ne risquez rien ». Un autre avait ajouté, le sourire niais, fier de son humour de mauvais goût : « Soyez "vigipirate" ».

Elle atteint maintenant le véritable domaine où règne son amant. C'est un centre équestre, construit au bord de l'Ill, non loin d'un petit bois clôturé, où cet homme, qui lui paraît hors du commun, élève des cervidés et des sangliers pour vendre sa production aux bouchers et aux restaurateurs.

Une fois de plus, Chantal pense qu'elle va rejoindre, malgré elle, un homme dangereux, sans cœur et plein de reproches. Elle lui rend visite depuis quelques mois, quand son mari faisait le mort.

Elle lui a été présentée par une amie passionnée d'équitation et propriétaire d'un cheval en pension dans le centre. « Voici Germain Ringenbach », lui avait déclaré son amie avec emphase comme si elle était fière de connaître cet homme et comme si elle lui octroyait une faveur insigne.

Par la suite, Chantal avait appris qu'il était bêtement surnommé « Ringo » et son domaine tout aussi bêtement baptisé « le Ranch ». Ce ranch fait référence à la passion que Ringo nourrit pour le Far West en général, et Buffalo Bill en particulier. L'installation a vu le jour avec Dieu seul sait quel argent.

Chantal, une fois encore, se demande comment elle a pu tomber amoureuse de ce type qui joue encore au cow-boy. Elle est son aînée de deux ans. C'était une rencontre fortuite, tout simplement parce qu'elle avait décidé d'apprendre à monter à cheval. Parce que c'était un rêve d'enfant et surtout parce que son mari « tapait le carton ».

Elle a alors un pincement au cœur. Denis n'aimait pas qu'elle parle ainsi de son hobby préféré, qui n'est pas comparable à la belote. Au bridge, disait-il, on ne tape pas le carton. Il s'agit d'un jeu de cartes noble dont le hasard est banni.

Chantal n'est pas habillée en noir, mais a revêtu son ensemble dédié à l'équitation, comme si elle arrivait au centre pour « monter ». Elle porte bien des bottes en cuir souple, munies d'éperons en argent, dont elle n'est pas peu fière. Son collant exempt de plis la serre bien, révélant, dans son esprit, des formes de jeune femme.

Sous son pull en cachemire frémit un buste que Ringo semble préférer à tout le reste.

Aujourd'hui, l'heure n'est pas aux effusions érotiques. Elle est venue pour avoir une conversation « d'homme à homme » avec Ringo. Elle veut obtenir un certain nombre de précisions et d'explications qu'il lui a toujours refusées.

Chantal descend de voiture, place sa bombe noire, d'un geste vif, sous le bras gauche. D'un pas énergique, elle passe devant les boxes où l'un ou l'autre double poney montre le bout de son naseau, semblable à une concierge. Puis, après avoir poussé une porte latérale, elle gravit un escalier en bois conduisant au bureau, qui fait également office de studio et que Ringo a voulu installer au-dessus des écuries.

Chantal pousse cette deuxième porte sans frapper et Ringo, à peine ému par cette intrusion brutale, l'accueille avec ce sourire de chanteur d'opéra qui l'a toujours faite fondre.

Un peu plus grand qu'elle, il se tient sous un trophée de tête de bison qu'il n'a pas tué, mais acheté avec enthousiasme dans une brocante. Une peau de tigre, étalée sous son bureau, démontre qu'il ne s'est pas soucié d'associer deux mammifères fascinants qui ne vivent pas dans le même biotope.

Une mine naturellement enjôleuse illumine le visage de Ringo. Il ne pense pas un instant que Chantal puisse être bouleversée par le décès de son mari. Son visage atypique s'embellit grâce à quelques rides de virilité.

Elle lui tend la main, espérant lui indiquer ainsi qu'elle n'est pas venue pour ce qu'il attend d'elle, et il l'attrape.

— Je...

Mais elle ne finit pas ce début de phrase, car en tirant sur sa main il l'a attirée à lui et s'est emparé de ses lèvres. Elle ne résiste pas à son ardeur, hésitant entre réticence et résignation, entre envie et passivité. Entre consentement et révolte.

Elle oublie que Ringo l'a surprise, voire séduite en lui démontrant qu'il a toujours envie. Cet homme bien bâti, et encore musclé à force d'exercices physiques, ne tolère pas qu'on lui fasse le coup de la migraine.

Déjà ses mains se posent sur ses fesses, déjà sa bouche lui mordille la nuque, déjà une main quitte son postérieur pour saisir un sein, déjà elle se serre davantage contre lui. Et derechef, comme à chaque fois qu'elle va lui rendre une visite de courtoisie, il murmure « viens » et l'entraîne sur le canapé placé dans un renforcement de la grande pièce.

Les mains accrochées à sa nuque, elle le laisse se coucher sur elle et l'aide à la déboutonner. Pendant qu'il enlève le bas, elle se dénude le haut. Les lèvres voraces de Ringo aspirent le bout de son sein turgescent. Elle veut le tancer « Ringo ! », mais prononce « Ringooo » d'une voix rauque.

— Mes sincères condoléances, ma chérie, murmure-t-il en la pénétrant.

— Salaud, murmure-t-elle.

— Ringo ! Maintenant que tu as eu ce que tu voulais sans me demander mon avis, tu pourrais peut-être m'octroyer quelques minutes d'attention en arrêtant de m'embrasser dans le cou. Tu pourrais peut-être te souvenir que j'ai aussi une âme.

— Ma chère Chantal, mon amour, ton avis, je le connais. C'est ce qui me plaît en toi. Mamy ne fait pas de résistance.

Chantal fulmine et se demande pourquoi elle se retient de le gifler.

— Merci pour la Mamy ! Tu ne tiens pas le même discours quand tu dégrafes mon soutien-gorge et quand tu arraches ma culotte en soufflant comme... un étalon.

— Merci pour l'étalon. C'est vrai, je reconnais : à ton âge tes seins sont presque un miracle de la nature.

— Merci pour le presque. Tu es décidément un sale macho. Dans tout homme il y a un macho qui sommeille. Et dans tout macho sommeille un fasciste.

Ringo hoche la tête. Que Chantal le traite de fasciste ne le vexe pas. S'étant rhabillé en hâte, il va s'asseoir sur le fauteuil placé derrière son bureau. Il sourit en regardant Chantal se rhabiller aussi et en se disant qu'elle est, à n'en pas douter, singulièrement désirable.

Il pose ses mains sur les accoudoirs de son fauteuil en cuir usé. Le siège date d'il y a un siècle, acquis chez le même brocanteur que la tête de bison. Il ne peut empêcher ses mains de frémir lorsque Chantal avance soudain vers lui et l'apostrophe d'une voix tonitruante qu'il ne connaissait pas.

— Je veux savoir, Germain ! Il faut que je sache !

— Pas si fort, on pourrait nous entendre, une fenêtre est ouverte et il y a toujours un lad qui traîne devant les boxes. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je veux savoir si c'est toi qui a tué mon mari. Ni plus ni moins !

Le visage de Ringo se fige.

Visiblement, la question de Chantal le stupéfie. Chantal observe qu'il ne répond pas du tac au tac. Il prend le temps de la réflexion. Il fronce les sourcils. À son tour, Ringo observe Chantal qui ne baisse pas les yeux.

« Elle me défie » pense Ringo.

Mais la capacité de cet homme à retomber sur ses pieds avec la souplesse d'un chat reprend le dessus.

Un sourire un tantinet cynique fleurit sur ses lèvres.

— Autrement dit, tu veux savoir si c'est moi qui ai tué le mort.

Chantal explose :

— Serait-ce vraiment prodigieux de te demander si, au moins une fois dans ta vie, tu pourrais te montrer un tout petit peu aimable ? Est-ce qu'à ton âge tu pourrais une petite fois exprimer un autre sentiment que le mépris de tes semblables ! Est-ce ton uniforme de terroriste ou de dictateur qui

t'empêche de t'apercevoir que j'existe et que je ne suis pas une de ces juments que tu appelles en claquant des doigts ?

— Mon âge et ma jument n'ont rien à voir là dedans. Je ne suis pas comme tu le crois. D'ailleurs mes caresses, dois-je te le rappeler, ne te laissent pas indifférente. Mais tes questions idiotes m'énervent.

Chantal avance vers lui, les reins cambrés, comme pour lui signifier qu'elle n'accepte ses caresses que si elle le veut bien. Elle ressemble à une danseuse de flamenco, prête à lui sauter dessus telle une panthère noire furieuse.

Ringo, sans doute pour faire diversion, va fermer la fenêtre, prévoyant que le ton va encore monter. Il s'approche de Chantal et, empoignant ses hanches, tente de l'attirer à lui.

Elle se laisse d'abord faire, puis lui envoie une gifle retentissante dans laquelle elle a mis toutes ses forces.

La joue de Ringo est marquée de rouge. Il lâche les hanches de sa maîtresse et effectue un pas en arrière.

Maintenant, Chantal comprend que, pour la première fois, sans doute, elle a pris de l'ascendant sur lui.

Elle jette :

— C'est bien toi qui m'as dit, en claquant des bretelles comme d'habitude que tu possédais un scorpion !

Ringo retourne à son bureau à pas lents comme pour montrer que l'invective ne l'a guère décontenancé. Il pousse un soupir qui rend Chantal perplexe. « Va-t-il passer aux aveux ? A-t-elle réussi à le pousser dans ses derniers retranchements ? »

Quand il lui répond, il n'a plus ce ton suffisant qui a exacerbé la colère de Chantal tout à l'heure.

— Oui, c'est vrai, j'en ai un. Une petite bête inoffensive que j'utilise pour mettre mes stagiaires à l'épreuve. C'est un scorpion qui n'est pas venimeux. Parce que tu crois vraiment que... ?

— Mon mari est mort envenimé, et...

— Et comment veux-tu que moi...

Chantal se tait. Elle doit se rendre à l'évidence : Ringo lui a posé une question qui n'est pas exempte de pertinence. Ce type qu'elle aime et déteste tout à la fois et tour à tour a une fois de plus raison. Son amant n'a en effet jamais mis les pieds au club de bridge.

Et Ringo dit en pesant chaque mot :

— Chantal, Chantal, ce scorpion, si scorpion il y a, ce ne peut être qu'un joueur de bridge qui l'a apporté au club. Il n'y a pas à sortir de là !

Et dans son for intérieur il se fait cette promesse : « il faut que j'élimine ce type ».

OceanofPDF.com

4^E MAIL

J'ai cru défaillir lorsque monsieur a érupté : « Je la veux ! ». L'ordre a claqué et il m'a semblé qu'il a été proféré d'une voix caverneuse, d'une voix d'outre-tombe.

D'ailleurs, lui-même a surgi sans avertir, un quart d'heure auparavant, comme un diable de sa boîte. Le plus souvent c'est moi qui me rends chez lui. La commande s'inscrivait sur mon site internet, laconique comme un texto, truffée de formules elliptiques dans le genre : « J'ai besoin d'un stimulant ». Et monsieur se faisait livrer à domicile.

Quel démon lui a ordonné de bousculer ses habitudes et de violer les lois non écrites qui régissent nos relations ?

La question me tourmente encore, et je me suis éloigné du terrarium, tétanisé au point que je n'ai pu pousser ce cri qui, faute d'avoir été expulsé, se cramponne à mon estomac : « Non, pas elle ! ». J'étais prêt à lui donner tout ce qu'il voulait, mais pas elle !

Alors je regarde par la fenêtre et ne trouve guère de réconfort dans la vision de ce monde qui s'en va, où les édiles et les promoteurs sont persuadés que la cité effectue sans douleur une mutation salutaire. La cité se transforme, comme une chrysalide en papillon aux ailes multicolores.

Suis-je une chrysalide ?

— Ils auraient mieux fait de le garder ces cons !

Monsieur ne nourrit assurément pas les mêmes émotions que moi. Au reste, sait-il ce que le mot émotion veut dire ?

Il m'a rejoint au bord de la fenêtre baignée par les dernières lueurs du jour. Et une fois de plus je ne l'ai pas entendu venir. Il m'offre, péremptoire, sa complicité d'observateur.

— Naguère, ici, circulait déjà un tramway. Ils l'ont viré pour entrer, soi-disant, dans la modernité et laisser toute la place aux bagnoles. Maintenant ils ont remis le bon vieux tram pour rentrer dans la modernité et virer les bagnoles. Convaincus qu'ils ont su prendre une décision courageuse et qu'ils ont réussi à rendre la ville aux piétons.

Je me retourne. Je le scrute, les mains enfoncées dans les poches. Je constate alors avec effroi que pour lui, la cause est entendue et l'affaire conclue !

En vous convoitant, il a parlé de vous, mon Éternité, comme d'une femme violemment désirée. Cette brutale envie d'Éternité me laisse pantois. Le besoin de trouver un moyen de le dissuader dans les minutes qui viennent me donne le vertige.

Je le connais, c'est un homme déterminé et parfois bêtement entêté. Je le connais depuis... trop longtemps. Il a certes pris quelques rides et son dos se voûte, mais ses sourcils sont toujours aussi épais et son impitoyable regard gris bleu toujours aussi sagace. Il n'a guère changé, résolument imbu de lui-même.

Monsieur est un prédateur.

Je manque de volonté pour le contrarier instantanément. Je continue alors de le scruter avec l'ultime espoir qu'il oublie peut-être l'ordre qu'il m'a asséné.

Intuitivement, j'ai appris à mieux le connaître. Il ne fait pas l'ombre d'un doute qu'il a vieilli, comme tout le monde, somme toute. Mais il ne parvient pas à accepter les agressions de l'âge. Elles ricochent sur son entourage. Les années qu'il voit passer ne l'assagissent pas, au contraire.

Il faut que je précise ici que monsieur exerce un métier hors du commun. Il était d'abord installé comme éleveur de gibier et n'a jamais caché ses sympathies pour la droite extrême. Puis il s'est lancé dans l'organisation de stages de survie. Mission : tremper le caractère de jeunes cadres, femmes ou hommes, afin de cultiver leurs propensions à la combativité.

Il exerce son ascendant sur de jeunes loups, sans peurs et sans scrupules, fers de lance d'entreprises confrontées aux guerres économiques.

Cette formation d'une élite prête à encaisser les mauvais coups et à les rendre avec dix fois plus de férocité se déroule dans un domaine d'une trentaine d'hectares, non loin d'un centre équestre également géré par monsieur, cavalier aguerri.

Les jeunes tigres à la vocation de mangeurs d'hommes sont lâchés dans la nature, munis d'arcs et de flèches. Ils sont invités à explorer ce camp d'entraînement. Monsieur s'affuble alors d'une tenue de camouflage. Les

stagiaires également, après avoir repassé leur « tenue de travail » eux-mêmes.

Monsieur donne le « *start* » du stage en pointant un index rageur sur la forêt et en aboyant : « Demerden sie sich ».

J'ai aussi appris par une indiscretion que des caméras, placées ici et là, permettent de réaliser des DVD.

Ainsi stimulés, ces femmes et ces hommes prêts au pire pour réussir doivent pourvoir à leur ordinaire en chassant les cerfs, les biches et les sangliers qui évoluent dans ce domaine boisé. Ils ont droit à un barbecue, mais dorment dans des huttes qu'ils construisent eux-mêmes.

Ces « êtres supérieurs » qui jouent à Robin des Bois décrochent, en général, au bout de quarante-huit heures. Certains vont jusqu'à vociférer que ce n'est pas comme ça qu'on apprend à se méfier des dégringolades qui défraient les places boursières.

Parmi les épreuves palliatives proposées aux râleurs figure l'épreuve du scorpion. Une invention de monsieur dont il se gargarise sans retenue.

Il a chargé Internet de s'adresser à moi. Il s'est jeté sur mon site, plus particulièrement destiné à mes collègues éleveurs, voire aux amateurs un peu déjantés de « Nouveaux Animaux de Compagnie ». On échange des informations et des conseils.

Il faut aussi que je dise que j'ai eu la maladresse, sinon la stupidité, d'accepter. Et qu'en outre j'ai accepté de superviser la première séance.

Une malheureuse initiative que je regrette encore. Je précise quand même que je ne lui ai fourni que des chactidae, presque aussi inoffensifs qu'un taon.

Les candidats au concours de femme et d'homme aux nerfs d'acier sont invités à s'étendre nus sur une sorte de table de massage.

Monsieur, le regard et le geste solennels, s'arme d'une grande pince à épiler et va quérir l'arthropode que je lui ai fourni.

Avant de le poser à la base du cou, au-dessus du sternum de l'impétrant et déclarer avec ostentation, s'inspirant de la rudimentaire leçon d'entomologie que je lui ai dispensée : « Si vous restez immobiles, ce magnifique invertébré ne vous piquera pas. Il ne lâche son venin que s'il est dérangé. Si vous ne lui faites pas peur, la bête est sage comme une image. Il faudra évidemment respirer le moins possible pour ne pas l'effrayer. Elle va peut-être se diriger vers une zone d'ombre, les poils pubiens en

l'occurrence. Mais si, au bout d'un certain temps, elle ne bouge pas, vous pouvez considérer que vous avez passé l'épreuve avec succès ».

En général, il rompt le silence qui s'est installé après son discours par un de ces petits rires gras et grotesques dont il a le secret.

Le supplicié ou la suppliciée avait ensuite le droit de se défouler et d'exacerber son triomphe en écrasant le scorpion sous le talon de sa basket.

Abominable...

Je repense à son intrusion. Il a jailli dans ma demeure sans me saluer, braillant qu'il avait besoin d'un scorpion, fissa, c'est urgent.

Il a jeté un rapide coup d'œil à mon intérieur et je l'ai senti déçu et songeur jusqu'à ce qu'il vous aperçoive, vous mon Éternité.

Les jambes flageolantes, je dois m'asseoir dans l'un des deux fauteuils du coin salon. Il vient me rejoindre en se laissant tomber dans l'autre fauteuil et en marmonnant encore que les politiciens sont des cons, tous à jeter. Tandis que j'essaie de trouver les mots, des arguments, un subterfuge Dieu seul sait quoi encore pour qu'il renonce à son idée.

Je remarque, malgré mon désarroi, qu'il s'est habillé plutôt jeune d'un blouson de cuir noir et de son sempiternel treillis, le béret enfoui dans sa poche latérale.

Une sorte de fétichisme fait que nous nous attachons tous, plus ou moins, à des habitudes vestimentaires. Lui, c'est le treillis. Pas un treillis tire-bouchonné et boueux de deuxième classe, mais la tenue de combat d'un officier supérieur, méticuleusement repassée au fer à vapeur.

Il faut que je vous dise que son mutisme surprenant me perturbe de plus en plus. Et je comprends soudain que, dans son esprit qui ne souffre pas la contradiction, mon scorpion a déjà changé de propriétaire.

Alors, me surprenant moi-même je trouve soudain la force et le courage de bredouiller :

— Elle n'est pas à vendre... Mon Éternité n'est pas à vendre !

— Je suis obligé de vous affirmer une fois encore que seul un joueur de bridge de votre club a pu tuer le pauvre Denis Fischesser. J'ai bien tourné et retourné le problème dans tous les sens et j'arrive toujours à la même conclusion.

Le capitaine Jean-Yves Bourdon est revenu au Chelem-Club. Il n'a pas menti en déclarant, la voix un peu irritée, qu'il a passé le plus clair de son temps à réfléchir et à analyser les premiers indices révélés par l'enquête.

En bridgeur averti qui cherche la bonne annonce, puis élabore un plan de jeu, pour la énième fois il est arrivé à la conclusion que le CCM est le théâtre du crime, une sorte de mystère de la chambre jaune. Un homme, et pourquoi pas une femme, parfaitement averti des us et coutumes du club, est parvenu, sans doute sans trop de mal, à glisser un scorpion dans la caisse. Enfermé dans une petite boîte, un scorpion reste vivant et virulent. Il est, en outre, capable de survivre plusieurs jours.

Le policier, appelé « le bridgeur » par des collègues facétieux, est donc revenu sur les lieux du crime. Il s'emporte intérieurement et se laisse envahir par ce leitmotiv : il n'aurait jamais dû apprendre à jouer au bridge, et surtout il n'aurait jamais dû le faire savoir.

Malgré toutes ses qualités, Jean-Yves Bourdon cultive, sans doute sans en avoir vraiment conscience, tous les défauts du célibataire endurci.

Après une ou deux tentatives de vie commune avec l'une ou l'autre candidate au mariage, pourtant belle et intelligente, il a renoncé. Et il a fini par décréter que son statut de « vieux garçon » présente plus d'avantages que d'inconvénients.

L'officier de police est en conversation avec le président Luc Feuerstein. Il remarque, une fois de plus, que cet homme inoxydable est tiré à quatre épingles. Et dans la multitude de réflexions qu'il se fait, il se demande encore s'il se soucie en permanence de s'habiller comme un mannequin de

mode ou seulement quand il se rend au club de bridge. Son nœud papillon est toujours assorti à son costume.

Le président, visiblement, n'apprécie pas cette nouvelle intrusion policière dans son club. Un club qu'il a créé en son temps et auquel il a consacré, lui aussi, le plus clair de ses loisirs.

Le capitaine Bourdon est venu plus tôt que la dernière fois et Luc Feuerstein a compris qu'il entendait fouiller un peu, fureter comme un chien d'arrêt, chercher sans savoir exactement quoi.

Il interroge :

— Vous venez jouer ?

Sans attendre la réponse, il prépare les notes de jeu et commence à former, sur le papier, les équipes qui vont jouer ensemble.

— Oui, j'ai besoin d'observer encore un peu tous ces meurtriers potentiels.

Les membres du club commencent à arriver.

Luc Feuerstein a un haut-le-corps.

Il passe la main sur son crâne chauve et cligne fortement de l'œil gauche, un tic qui va s'accroissant quand ses nerfs sont mis à l'épreuve.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ? Je les connais tous, croyez-moi, ce sont tous des gens honnêtes. Certes, parfois un peu déplaisants quand il s'agit de trouver la bonne annonce, rien à voir avec des manipulateurs de scorpion.

De nouveau, le capitaine Bourdon regarde autour de lui. Il pose machinalement sa main sur une chaise en se disant qu'après tout il serait aussi bien assis.

Il sursaute en s'entendant interpeller d'une voix stridente :

— C'est ma place, c'est moi qui joue avec Marie-Thérèse. C'est MA partenaire.

Le capitaine Bourdon regarde la joueuse qui vient ainsi de mettre les points sur les « i ». Une bonne femme plutôt ronde, qui le défie avec arrogance. Elle est toute de beige vêtue, d'un pantalon et d'un gilet boutonné avec scrupule.

Sa surprise est telle qu'il ne peut s'empêcher de rétorquer :

— Excusez-moi, je ne savais pas que vous étiez pacsées.

— Goujat.

L'officier de police pense qu'il serait inopportun d'engager le dialogue. Il tente de reprendre le fil de ses pensées. Un détail l'a intrigué et il cherche lequel. Puis, soudain, son regard s'illumine.

— Les étuis, quatre par tapis de jeu, sont déjà sur les tables ?

— Oui, tout est préparé à l'avance. Les cartes ont déjà été battues par paquets de treize et placées dans les étuis, comme vous le savez, et, comme déjà dit, nous sommes deux ou trois à venir en avance pour faire ce petit travail. Ce sont des gens dévoués.

À ce moment-là, Raymond Waldez, un homme élancé, les cheveux coiffés en arrière, sort du bar en souriant et fait sursauter le policier, tendu plus que de raison. Il jette :

— D'où sortez-vous ?

Raymond Waldez ne se démonte pas et répond avec calme :

— De là, j'étais dans le bar, je mettais un peu d'ordre.

— Vous êtes venu plus tôt ?

— Oui, comme d'habitude.

— Qui d'autre vient plus tôt ? demande le policier au président.

Luc Feuerstein répond sans empressement :

— La victime, Denis Fischesser.

— Le jour où il est mort, est-ce que d'autres personnes étaient déjà là ?

La réponse attendue ne vient pas.

Le président préfère lui montrer une table et une chaise que personne ne revendique et l'invite à s'asseoir. Il n'aime décidément pas la présence de ce policier qui jette le discrédit sur son club. Heureusement que cet enquêteur sait jouer au bridge.

Mais, simultanément, il sent sourdre l'angoisse. En raison de cette affaire inimaginable, bien sûr, mais aussi parce qu'il a conscience que sa mémoire lui fait de plus en plus faux-bond et lui joue, parfois, des tours pendables.

Il le constate quand il joue au bridge et qu'il ne se rappelle plus, tout de suite, d'une convention de jeu, comme l'appel aux as par exemple. Parfois, il est littéralement paniqué. Il se sent soulagé lorsqu'il réussit néanmoins à dissimuler son désarroi.

Face au capitaine Jean-Yves Bourdon, le même sentiment l'envahit subitement. Pour faire diversion, il pose à nouveau sa première question :

— Vous venez jouer ?

— Oui, j'ai encore besoin d'observer tous ces bridgeurs. Je comprends que cela vous surprenne et vous contrarie. Mais c'est ici, après tout, que tout s'est joué. Si je puis m'exprimer ainsi.

Le président Feuerstein reste accaparé par ses réflexions, en se rendant à l'évidence qu'il ne se rappelle plus avec exactitude qui, la semaine dernière, était venu plus tôt.

Le capitaine Bourdon continue cependant de le fixer.

— J'attends la réponse, dit-il sur un ton conciliant.

— La réponse ?

L'officier de police se demande si son interlocuteur n'essaie pas de noyer le poisson ou plutôt le scorpion... La déformation professionnelle lui chuchote que le président Feuerstein s'efforce de lui dissimuler quelque chose. Le comportement suspect d'un joueur lui est peut-être revenu à la mémoire.

Le policier insiste et se veut pédagogue :

— J'ai demandé le nom de ceux qui sont venus à l'avance le jour où Fischesser est mort. Ces gens-là avaient tout le temps d'introduire un scorpion dans la caisse.

— Ah oui ! Je vais vous faire un aveu, si j'ose dire, et vous prie de m'en excuser.

Le policier s'efforce de réprimer son impatience : lorsqu'il entend le mot aveu son sang ne fait qu'un tour.

Mais le président le déçoit en disant :

— Je ne me souviens plus ! Pas moyen de me rappeler cela avec la précision que vous souhaitez. La mémoire, monsieur, la mémoire joue à cache-cache avec moi... Cela me reviendra dans quelques minutes. Ce que je peux affirmer, en revanche, c'est que le défunt venait avec la caisse sous le bras, tout de suite après ceux qui préparent les étuis.

À ce moment-là survient Luce Leclerc, presque en courant, essoufflée. Elle s'écrie :

— Je suis un peu en retard à cause des embouteillages !

Le capitaine Bourdon interroge le président des yeux. Celui-ci se penche en avant pour murmurer :

— Elle est de permanence. Aujourd'hui, c'est elle qui reçoit les inscriptions au tournoi.

Luce va s'asseoir à la petite table réservée à l'administration. Peu de temps après se présente un premier joueur. Elle le reçoit vertement :

— Il faut venir à l'heure ! Après l'heure ce n'est plus l'heure.

Quelque peu confus, le nouveau venu, un homme de taille moyenne, les yeux ternes, mafflu, murmure :

— Je m'excuse.

Luce ne lui répond pas, mais lance :

— Monsieur Bourdon, vous jouez toute l'après-midi ?

Le policier rétorque :

— Je ne sais pas encore.

Luce ne cède pas à son envie de le tancer, parce que le président intervient :

— Je le remplacerai, s'il le faut.

— Bon, je vous mets avec M. Reymann qui vient d'arriver.

Surviennent d'autres joueurs qui, après inscription, vont s'asseoir à la table désignée par Luce. Celle-ci ne peut s'empêcher de lancer un nouvel avertissement :

— Il faut venir à l'heure tout simplement pour commencer à l'heure et jouer toutes les donnes.

Le capitaine Bourdon observe les nouveaux arrivants à la dérobée. Il remarque de nouvelles têtes et demande au président :

— Ce sont tous des membres du club ?

— Oui, nous sommes près de 80. Bien sûr, tout le monde ne vient pas jouer en même temps. Quand on est au complet, ce qui est rare, on rajoute une ou deux tables.

Alors le président Feuerstein dit, comme soulagé :

— Ça y est ! Je me souviens ! Ma mémoire n'est pas défaillante à 100%. La semaine dernière, c'est Émile Wagner qui est venu à l'avance. Il est un peu hâbleur, mais toujours prêt à rendre service. C'est un bénévole précieux. C'est également lui qui, parfois, en cas de besoin, remplaçait le regretté Fischesser au bar.

— Souvent ?

— Non, seulement quand Fischesser était en vacances.

— Il est là aujourd'hui ?

— Non, il a prévenu qu'il ne pouvait pas venir.

OceanofPDF.com

Le lieutenant Bellenger et le capitaine Bourdon font le point.

Ils sont assis l'un en face de l'autre dans leur bureau de l'Hôtel de Police. Séverine, le visage fermé, attend que son collègue et supérieur prenne la parole.

Séverine a mis ce qu'elle appelle son « habit de travail ». Un jeans et un blouson assorti et un petit foulard fleuri autour du cou. Son visage fermé montre qu'elle pressent cet entretien tendu, et quoi qu'il en soit exempt de plaisanteries. Séverine observe que son collègue peine à prendre la parole. Son regard évite le sien. Elle esquisse un sourire, espérant dérider son supérieur.

Ce dernier s'arrache alors à ses réflexions et comme s'il avait concédé un effort surhumain lance :

— Bon !

Séverine pense que cela pourrait être de bon augure, mais reste muette en gardant le sourire. Bourdon fait un nouvel effort :

— Où en êtes-vous ?

Elle pense : « il se dégonfle, il fait une démonstration de galanterie pour ne pas m'avouer qu'il pédale dans la choucroute ». Le lieutenant de police accepte d'ouvrir le débat :

— Je dois avouer que je n'ai pas encore trouvé quelqu'un qui dorlote les scorpions. Il y en a, dans Internet ça grouille. Mais il faut que je me sorte d'un dédale de pseudonymes. Autour de Mulhouse ils ne sont sans doute pas milliers.

— Je suis comme vous. Pour le moment, je patauge. Ils me semblent tous innocents.

— Parce que vous sympathisez d'entrée avec les bridgeurs.

— Ce n'est pas ça. Je suis obnubilé par une idée : le tueur ou la tueuse aux scorpions est tout à fait capable de récidiver. Rien de plus facile. J'espère, j'espère Séverine que nous ne sommes pas en présence d'un tueur en série ayant le venin de scorpion pour arme du crime.

Séverine perd son sourire et attrape la chair de poule en songeant que Bourdon pourrait avoir raison...

OceanofPDF.com

Le capitaine Jean-Yves Bourdon hésite avant d'appuyer le doigt sur le bouton de la sonnette. Une légère pluie de printemps tombe et quelques gouttes impertinentes glissent sur sa nuque.

Mais si la petite pluie l'agace, il pense que c'est surtout cette affaire de bridgeur tué qui le tourmente. Il est vrai que la plupart de ses enquêtes le contrarient. A-t-il bien fait de se lancer dans ce métier ?

Au début on s'enthousiasme plus que de raison, puis à mesure que passent les années on se pose des questions. Le regret s'insinue comme le ver dans un fruit mûr. Il se reconforte en se disant qu'il ne déteste pas l'investigation. Il aurait dû s'orienter vers le journalisme.

Bourdon essuie une goutte d'eau tombée sur le front qui lui glisse sur l'arête du nez. Et il songe qu'au fil des mois et années, l'existence est peuplée par les « j'aurais dû ». En tout cas il aurait mieux fait de rester à Besançon, où il prenait souvent les remparts et la citadelle comme but de promenade.

Le capitaine Bourdon ne croit pas se tromper en se disant que ce scorpion l'embarrasse plus que tout. Pire encore, l'angoisse le gagne. Enquêter sur un vol à main armée avoisine la routine. En revanche, sortir à ce point des sentiers battus inquiète.

Il appuie le doigt une deuxième fois sur la sonnette, en insistant davantage que tout à l'heure. Il n'aurait jamais dû révéler à ses collègues qu'il savait jouer au bridge.

— Voilà !

Une voix chevrotante lui apprend, derrière la porte, qu'il a été entendu.

Maintenant Bourdon regrette son initiative. Parmi les volontaires qui viennent en avance au club pour préparer les donnes, il a jeté son dévolu sur celui qui n'avait pas pu venir. Illogisme ? C'est un peu sa méthode : Bourdon aime bousculer les initiatives conventionnelles et ne résiste pas à la tentation d'attaquer par surprise.

Il n'a, du reste, pas invité Émile Wagner au commissariat, en espérant le prendre au dépourvu chez lui. Une stratégie qui se révèle parfois bénéfique...

La porte s'entrouvre après que plusieurs serrures de sécurité ont été tournées sans bruit, parce que bien huilées. Émile est prudent. Il n'ouvre jamais sa porte avec allégresse, surtout à des gens qu'il ne connaît pas et qu'il n'est pas censé connaître.

Il vit seul dans une maison devenue bien trop grande au fil des départs ordonnés par la vie. D'abord ses enfants et puis sa femme que le cancer n'a pas épargnée.

Au moment où l'huis commence à s'ouvrir, le capitaine Bourdon entend les aboiements d'un chien. En entendant cette manifestation animale, il comprend, presque rassuré, qu'il ne rencontrera pas un immense chien de garde à la gueule baveuse, mais plutôt une petite chose pouponnée.

— Tais-toi, Aïda !

Contre toute attente, le petit chien de race indéfinie obéit.

Émile Wagner aperçoit le capitaine Bourdon et, stupeur, bien qu'il n'ait joué qu'une fois avec lui au club, le reconnaît. Il n'oublie jamais un partenaire, surtout quand il joue bien.

— Mais, dit-il, on ne joue jamais au bridge chez moi.

— Je sais, répond le capitaine Bourdon en haussant les sourcils et en se pinçant le nez pour se donner une contenance.

Puis il plonge la main dans la poche intérieure de sa veste et précise, avec le sentiment désagréable qu'il manque bêtement d'originalité :

— Police !

Il montre en même temps sa carte professionnelle. L'effet de surprise attendu se produit effectivement. D'autant plus que le petit chien se remet à aboyer.

Dès lors Émile n'ordonne plus à son Aïda de se taire. Les commissures de ses lèvres s'allongent lorsqu'il invite l'intrus à passer le seuil. Il examine le policier de la tête au pied, comme si l'habit faisait le moine.

En réalité, il se dit que les officiers de police qui jouent au bridge sont rares. Au tarot à la rigueur, mais pas au bridge. La théorie, il le reconnaît volontiers, lui est personnelle.

Le capitaine Bourdon entre dans le vestibule et il entend son hôte s'égosiller une nouvelle fois.

— Aïda, couchée !

Puis il ne résiste pas à l'envie de souligner :

— Aïda n'aime pas les policiers !

— C'est une femelle ?

— Évidemment ! Sinon je l'aurais appelée « Othello ».

Le capitaine Bourdon a l'impression qu'en accordant un peu d'attention à Verdi, il a su s'attirer un peu de sympathie.

Une fois dans le salon, il jette un œil fureteur. Il garde son diagnostic pour lui : intérieur cosu, mais vieillot. Une belle reproduction de Monet surpeuplée, à son avis, de nymphéas, trône au-dessus d'une console en marbre nantie d'un tablier en fer forgé.

Le capitaine Bourdon est enfin invité à s'asseoir. Il constate qu'une odeur de rose, à la limite de l'agréable, flotte dans la pièce. Et il en conclut qu'Émile Wagner n'économise pas le désodorisant pour chasser les fragrances désagréables dispensées par son chien.

Les fauteuils ne sont d'aucune époque, mais néanmoins confortables. Son hôte le surprend, et le contrarie par la même occasion, en posant la première question.

— Où avez-vous appris à jouer au bridge ?

— À Besançon, réplique le policier, en songeant : « C'est magique, je me fais interroger par celui que je viens interroger ». Aurait-il oublié que l'attaque reste la meilleure défense ?

Un tantinet désarçonné par ce renversement de situation, Bourdon observe son hôte.

C'est un homme rondelet qui traîne la patte comme beaucoup d'octogénaires. Il est presque chauve et il a fait raser les rares cheveux qui lui restaient. Des rides lui barrent le visage, mais ses yeux gris ne manquent pas d'éclat. Il a passé une robe de chambre élimée sur sa tenue d'intérieur. Puis il glisse sur le parquet chaussé de pantoufles qui ressemblaient jadis à des charentaises. Il écrase les talons les transformant ainsi en babouches.

— Je ne comprends pas votre visite, susurre-t-il en souriant.

« Moi non plus », aurait voulu répondre le policier. Mais il se ravise en se disant que le tueur au scorpion court toujours. Au moment où il s'apprête

à l'interroger, la petite chienne saute sur les genoux d'Émile Wagner. Et celui-ci lui parle d'une voix suave.

— Viens, ma fille, viens, ma fille sur les genoux de ton papa. Le monsieur est gentil, tu ne risques rien, papa est là.

Le capitaine Bourdon regarde le couple homme-chien avec stupéfaction. Comment un homme, même octogénaire, peut-il ainsi bêtifier ? Émile Wagner est littéralement amoureux de sa chienne et vice versa.

— Vous savez, se justifie Wagner, on s'y attache. J'étais psychanalyste, mais je voulais devenir vétérinaire. Cela ne s'est pas fait. C'était le petit chien de ma femme. Depuis qu'elle est morte, Aïda a reporté toute son affection sur moi. On ne se quitte plus. Grâce à elle, je combats la solitude. La solitude avec un grand « S » est une véritable maladie. Savez-vous ce qui me manque le plus ? Ce sont les disputes. La maison était vivante grâce aux disputes. On se régala.

— Je comprends, marmonne le policier bridgeur en se demandant s'il ne serait pas opportun de quitter les lieux.

Mais Aïda ayant entrepris de lécher le visage de son « papa » avec voracité, il lui vient une idée. Les hommes sont assurément capables d'une véritable passion pour un animal. Il pense à Moby Dick, la baleine blanche, à laquelle le délire du capitaine Achab s'était attaché.

— Avez-vous eu beaucoup de patients littéralement amoureux d'un animal de compagnie ?

La question surprend Émile Wagner qui s'attendait à des questions plus « policières ».

— Bien sûr. Le monde animal fascine les hommes. J'ai constaté une sorte de perversité chez certains. Cette déviation ne se porte pas seulement sur les chats ou les chiens. Les hommes peuvent être fascinés par un cheval, un loup ou mêmes des fourmis.

— Ou des scorpions.

Émile Wagner, repousse Aïda qui finit par accepter de se coucher sur un coussin bleu ciel, sans le quitter du regard.

— Gentille ma fille, dit-il. Papa est là.

Simultanément, il se fait la réflexion que le policier est en réalité venu jusqu'à son domicile pour lui parler de scorpions.

— En effet. Je connais des gens qui vouent une attirance irréprouvable pour les serpents, iguanes, les mygales et pourquoi pas les scorpions. Ce ne

sont pas forcément des entomologistes ou alors des entomologistes amateurs qui se documentent sur une seule espèce : la leur. Ils savent tout sur la mygale par exemple, mais leur connaissance ne va pas plus loin. On pourrait même parler de doux dingues.

— Ou les scorpions.

— Oui. Mais je n'ai jamais rencontré d'éleveur de scorpions. C'est aussi rare qu'un cercueil à deux places.

L'esquisse d'un sourire passe sur les lèvres d'Émile Wagner. Et le policier pense qu'il se moque de lui. « Ce type, se dit-il, essaie de faire diversion. J'ai bien fait de venir : c'est le premier vrai suspect que je rencontre. »

Comme le capitaine Bourdon le regarde du coin de l'œil, il se sent obligé d'être plus explicite :

— Au temps où l'on partait en congés payés en tandem, il arrivait que le couple soit victime d'un accident. On les mettait alors dans un cercueil à deux places et le corbillard était tiré par deux chevaux.

— Votre humour sort des sentiers battus.

— Cela m'arrive, l'humour noir c'est le piment de l'auto-dérision. Ma boutade n'est évidemment pas historique. En tout cas, merci pour le compliment. Qu'est-ce qu'on disait déjà ?

— On parlait de scorpions, et vous avez préféré changer de sujet.

— Ah oui. Je n'ai pas eu un collectionneur de scorpions dans ma clientèle, mais un collectionneur de mygales. C'était un homme en apparence tout à fait normal. Il n'empêche que sa femme a demandé le divorce, parce qu'elle croyait qu'il se détournait d'elle pour consacrer toute sa tendresse à ses bestioles. Il est venu me consulter et je crois que j'ai réussi à le guérir, tant bien que mal.

— Il était malade, selon vous ?

— Oui. C'était une addiction comme une autre. Dites-moi, pourquoi êtes-vous venu m'interroger ?

— Parce que vous n'êtes pas venu dix minutes en avance, comme d'habitude.

— Justement, cela devrait m'éliminer de la liste des suspects.

— Pas forcément. À vrai dire, c'est surtout parce que vous étiez absent.

— Paradoxal, mon cher Watson.

— Non, élémentaire. Qui vous a remplacé ?

— Je ne sais pas trop. Ce n'était pas établi d'avance. Je crois que c'est Marcel qui est venu.

— Qui est Marcel ?

— Un bridgeur tout juste moyen. Un individu qui ne parle pas beaucoup, à mon avis singulièrement pusillanime. Je crois que vous faites fausse route.

— Possible. C'est pour ainsi dire le début de l'enquête. Faut bien commencer quelque part. Qu'est-ce qu'il exerce comme profession, ce Marcel ?

— Je crois qu'il touche une pension d'invalidité. Je ne sais pas pourquoi et je ne sais rien de plus. C'est un brave type, mais au bridge il ne vaut pas un clou.

— Selon vous, la victime avait-elle des ennemis ?

— Pas vraiment. Si... éventuellement... Mais c'est encore une fausse piste.

— Dites toujours.

— Parmi les gens qui jouaient au bridge figure Marlène Vasseur. Elle est charmante, mais affligée, hélas, d'une malformation particulièrement inesthétique : elle possède un postérieur immense, surdimensionné. Denis Fischesser, Dieu seul sait ce qui l'a pris, croyant sans doute qu'elle comprendrait la plaisanterie, a commis un lazzi de très mauvais goût et surprenant pour un homme aussi distingué, qui avait le droit de le penser, mais pas de le dire. Cette après-midi là, il lui avait demandé si elle désirait deux chaises, une pour chaque fesse. Elle était devenue furieuse, méconnaissable. Elle l'a apostrophé et lui a envoyé qu'un jour, elle le tuerait sans rémission. Si Denis avait été poignardé, on aurait en effet pu, à la rigueur, la soupçonner. Encore que...

Le capitaine Bourdon garde le silence. Il est déçu. Il n'aime pas être trompé par son intuition. Un ange passe, y compris Aïda, qui trotte jusqu'à la cuisine pour y happer quelques granules.

— En somme, vous lui avez rendu service, dit-il...

— Oui, c'est ça. Je lui ai téléphoné la veille.

L'officier de police observe que son « suspect » commence à s'impatienter. Il ne fait pas grand-chose dans la journée, mais il n'aime visiblement pas faire la causette.

Bourdon, pourtant, n'a pas encore envie de laisser ce témoin, qui voue une tendresse immodérée au petit chien de son épouse disparue.

Revenant de la cuisine, Aïda démontre qu'elle voudrait qu'il s'occupe maintenant davantage d'elle et non de ce visiteur qui s'incrute. Elle saute sur les genoux de l'ex-psychiatre et pousse des jappements de plus en plus appuyés.

Émile Wagner sourit, comme émerveillé, et lance :

— Elle vous a assez vu.

Le capitaine saisit la balle au bond. Au lieu de se lever, il pose une nouvelle question, histoire de montrer que ce n'est pas un chien rase-mottes qui lui dicte sa conduite.

— Quel regard portait le praticien que vous étiez sur les patients qui adorent un animal plus que de raison ?

— Ce sont des gens psychologiquement perturbés, comme moi. Si c'est ce que vous voulez insinuer.

— Je n'insinue rien, je pose des questions et si possible des bonnes questions.

— Je comprends. Attention, ces personnes ne sont pas en état de démence. La plupart ont besoin d'amour...

— L'amour des scorpions, par exemple ?

— Comme déjà dit, c'est possible. Le plus souvent, je vous l'ai dit, ce sont des animaux de compagnie. Des êtres qui apprécient l'amour qu'on leur porte et le rendent. À mon humble avis les scorpions s'en foutent. Les fourmis s'en foutent, les pythons s'en foutent. Vous comprenez ?

— Que pensez-vous de la victime, psychiatre comme vous ?

— Psychanalyste à la rigueur. Il n'était pas médecin. Nous, les vrais psychiatres nous sommes aussi médecins !

Bourdon ne répond pas à cette mise au point, mais continue :

— Ça se transporte, un scorpion ?

— Évidemment. Il suffit de le caser dans une boîte.

— Avec les doigts ?

— Mais non, réfléchissez un peu, avec une pince à épiler.

5^E MAIL

Je vous écris d'une prison transparente.

Mon petit périple sur le sable, où je laisse derrière moi des traces sinueuses, m'a conduite contre la paroi de verre d'où le salon est visible.

Les humanoïdes sont encore là, silencieux. Ils semblent pétrifiés, au centre d'une plage sombre de l'habitat d'Andros. Le seul éclairage provient de ma prison.

Le terrarium paraît éclairé par un rayon venu du ciel, comme un rai qui, au travers d'un vitrail, embrase l'autel d'une chapelle.

Mais les deux hommes semblent indifférents à cette évocation mystique qu'aurait pu signer un peintre italien.

Leur mutisme ne trouve pas sa source dans une contemplation dévote. Au fait, à quelle divinité auraient-ils pu consacrer leurs méditations falotes, suscitées par des préoccupations on ne peut plus profanes ?

Seul Andros, il est vrai, jette souvent un œil admiratif sur moi.

L'autre, l'intrus, sans doute satisfait par le discours qu'il vient de prononcer, garde le silence et fouille Andros de son regard acéré.

Un brin de fatigue plisse peut-être son front et lui confère la patience d'attendre que mon protecteur devienne plus disert. Chacun a l'air d'inviter l'autre à tenir des propos lénifiants.

Ils ressemblent à deux ombres chinoises figées sur l'écran blanc.

Andros, enfin, desserre ses lèvres.

— Mon Éternité n'est pas à vendre.

Alors, c'est comme si la foudre et le tonnerre s'étaient soudain et simultanément abattus non loin de ma cage de verre. Et je vais me réfugier sous une pierre plate avec toute la vélocité de mes huit pattes.

— Je l’ai trouvée là !

En temps ordinaire, Sonia Meyer arbore une cinquantaine plutôt joyeuse. Elle croque dans la vie, toujours dynamique, toujours souriante. Elle aime les bons mots et adore qu’on lui raconte une bonne blague.

Ses deux enfants, un fils de douze ans et son frère de deux années son cadet, travaillent bien à l’école, tandis que son mari, menuisier, travaille bien à son compte.

Mais elle fond en larmes lorsqu’elle s’adresse au capitaine Bourdon. Elle pleure et souffle, son chignon blond légèrement défait, en épongeant les larmes de ses joues avec un mouchoir en papier déjà mouillé.

Sonia ne figure pas parmi les femmes grosses, pas encore. Son mari dont la vigueur est demeurée intacte la fait fondre lorsqu’il lui susurre qu’elle est dodue aux bons endroits. Alors elle murmure « Chéri » quand il vient en elle.

Sonia aurait tout pour être heureuse s’il n’y avait pas ce cadavre incongru qui vient de surgir dans son existence bien rangée. Elle pleure en pensant que la vie est injuste. Elle regarde le capitaine Bourdon comme si c’était l’ange Gabriel. Et Bourdon se penche sur le corps raide comme un manche à balai en songeant, une fois encore, qu’il pourrait effectivement avoir un tueur en série sur les bras...

Il ne dit mot, parce qu’il n’a pas envie de parler. Son silence gêne Sonia qui s’exclame :

— C’est moi qui vous ai appelé.

Elle aimerait bien que ce flic lui pose des questions.

Cela s’est passé ce matin en arrivant au travail. Elle avait ouvert la porte d’entrée avec la clé que lui avait confiée les Fischesser. Le couple avait placé leur confiance en cette femme serviable qui leur rendait visite deux à trois fois par semaine dans le cadre du service à la personne.

Chantal Fischesser était étendue dans le hall d'entrée, la langue pendante et les doigts crispés sur le tapis de Perse dépoussiéré par Sonia une fois par semaine.

Pourtant clouée contre la porte, Sonia était davantage révoltée par cette bestiole noirâtre écrasée sur le parquet et gisant à côté d'une mule rose en satin.

Nom d'un chien se dit le policier en regardant le scorpion, c'est comme si elle l'avait mis elle-même hors d'état de nuire. Et de demander :

— Avez-vous appelé un médecin ?

— Non pas encore...

— Quand on trouve un cadavre on appelle un médecin.

— J'ai pensé plus judicieux...

Sonia ne termine pas sa phrase parce qu'elle éclate en sanglots et en répétant qu'elle ne pensait pas à mal et que c'est une honte que cette maison n'ait pas été fouillée de fond en comble.

Tout en sortant son portable, Bourdon reconnaît, dans son for intérieur, qu'elle a raison. On ne prend jamais assez de précautions.

Dans l'espoir de la consoler il jette :

— Il n'est pas certain qu'on aurait trouvé ce scorpion.

— J'ai lu quelque part, renifle encore Sonia, que les scorpions se recroquevillent volontiers au fond des chaussures ou des babouches.

— Bon, intervient le capitaine Bourdon en changeant de ton, racontez-moi un peu ce qui se passe dans cette maison.

Car il songe en même temps que le moment est venu de bousculer quelque peu cette personne déboussolée qui s'est mise au service de la... personne.

— Ici, il ne se passe jamais rien, se rebiffe Sonia.

— Le jour est mal venu pour me dire ça. Il se passe toujours quelque chose, surtout quand les patrons ne sont pas là.

— Je ne sais pas trop ce que vous voulez dire. Je ne suis pas indiscrete. Je ne fouille pas dans leurs papiers.

— Je ne l'ai pas dit. Pendant votre service rien, vraiment rien n'a attiré votre regard ?

— Rien.

— Ou attiré votre oreille ?

— Rien.

— Et quand madame est toute seule, elle reçoit.

— Ça, oui.

— Des amies ?

Les larmes de Sonia se sont taries. Il semble au policier qu'il a détecté un sujet dont Sonia a besoin de parler.

— Oui. Des amis aussi...

Une grimace déforme les traits déjà défaits de Sonia. Elle semble condamner ces visiteurs dont la morale réprouve la présence.

Le capitaine Bourdon l'observe du coin de l'œil comme si la réponse ne l'intéressait pas vraiment. C'est la première fois, se dit-il, que j'interroge un quidam avec un macchabée pour témoin. En guise d'oraison funèbre, Chantal Fischesser obtient les commentaires, certes contrits, d'un témoin plus ou moins oculaire et d'un policier tout ouïe.

Ni Sonia ni lui n'ont l'idée qu'ils pourraient parler ailleurs que dans ce vestibule décoré de deux luminaires dorés, de deux chaises assorties et d'un tapis de Perse, importé du Maroc, sans doute fait main. Sonia poursuit :

— Vous savez, j'en aurais des choses à écrire. Un vrai roman.

— Écrivez-le.

— Je n'ai malheureusement pas assez de talent pour écrire un livre.

— Écrivez-le avec moi. Si on s'asseyait Sonia ?

—...

En entendant le policier prononcer son prénom, elle ne sait pas si elle doit se réjouir ou se méfier.

Sonia ne se fait cependant pas prier et prend place sur la chaise située aux pieds de sa défunte patronne et de sa mule déchaussée.

L'officier de police estime qu'il n'interroge décidément pas ce témoin capital dans les règles de l'art. Le visage fermé, il va s'asseoir sur l'autre chaise, dans l'autre coin du vestibule. Mais il pressent Sonia au bord de lui confier tout ce qu'elle sait, bousculée par ses émotions.

— On parlait de ses amis.

— Un ami surtout. Un dénommé Ringo.

— Il venait la voir ?

— Pas souvent. Mais il venait. Quand Monsieur Fischesser était au bridge, ajoute-t-elle, les lèvres pincées.

— Vous étiez là ?

— C'est déjà arrivé. Je m'affairais dans la maison. Ils s'enfermaient dans la chambre conjugale, sans pudeur. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non.

— Il la bousculait sur le lit.

— Vous les avez vus ?

— Un jour, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder par le trou de la serrure. On ne voit pas grand-chose. Je les entendais aussi, surtout elle.

— Qu'est-ce qu'elle disait ? interroge le capitaine Bourdon, en pensant qu'un vaudeville occupe maintenant le devant de la scène.

Sonia fixe le policier. Elle se demande si ce Bourdon, soi-disant capitaine, n'est pas un peu trop naïf pour exercer cette profession, ou trop retors. Elle opte pour la dernière solution, mais se laisse entraîner par le désir de poursuivre son récit et sans doute aussi le désir tout court.

— Elle soupirait. Ces deux-là, leur histoire, c'était plutôt charnel. Je me demande s'il prenait le temps de la déshabiller complètement. D'ailleurs quand il venait, elle était toujours vêtue de telle façon que sa poitrine et son postérieur de gourgandine se découvrent rapidement.

— Ah oui ?

— Vous savez, ce n'est pas mon genre d'espionner les gens. Mais je suis observatrice. Ces deux-là étaient de leur temps et vivaient une soixantaine torride. Elle ne faisait pas son âge, mais ça aujourd'hui ce n'est plus une rareté avec la chirurgie et le botox. Certes c'était une femme mûre, mais elle n'était pas réfractaire à la sensualité ni avare de rôles amoureux. Elle était folle de lui.

— Et lui ?

— C'était un sale con ! Antipathique comme une porte de prison ! Je n'aurais pas voulu...

— Parlez-moi de lui.

— Vous ne pensez pas qu'on ferait mieux de faire enlever le corps et de prévenir la famille ? Je vous parlerai de cet énergumène après.

— Vous avez raison. Je vais appeler le médecin légiste.

Malgré ses quinze bonnes années d'ancienneté et d'expérience, le capitaine Bourdon est impatient. Il est sorti de chez lui le regard sombre, pressé comme s'il laissait un incendie derrière lui.

Peut-on avouer que l'on se réjouit d'avance lorsqu'une affaire criminelle accapare toutes vos pensées ?

Le policier est maintenant derechef devant le domicile de Sonia. C'est un immeuble récemment bâti dans la banlieue mulhousienne et aux économies d'énergie performantes. Un immeuble à « visage humain » qui a vu le jour sur une friche industrielle laissée par une usine textile. Les bâtiments ne dépassent pas le « 1+4 » et les balcons bénéficient des dimensions d'une petite terrasse.

Il cherche la sonnette de Sonia Rubel. Mais avant d'appuyer sur le bouton, il se remémore les dernières informations qui lui sont parvenues. Le médecin légiste avait confirmé son premier diagnostic : la mort de la belle Chantal Fischesser avait été provoquée par la piqure d'un scorpion au venin particulièrement virulent. Le même du reste qui a tué son mari.

Elle n'était pas morte sur le coup. Deux explications rationnelles étayaient cette conclusion : elle aurait sans doute dû appeler au secours immédiatement, mais elle a préféré déployer toute son énergie pour tuer l'arachnide.

« Elle a dû s'acharner sur cette pauvre petite bête » lâche le légiste qui aime décidément tenir des propos caustiques.

Le capitaine Bourdon avait scruté le praticien, en se demandant ce que signifiait ce sourire à peine visible étirant ses lèvres. Il avait mis cette remarque sur le penchant du légiste pour l'humour noir devenu une déformation professionnelle.

Et le médecin s'était senti obligé de se justifier :

— Ben oui, dans cette affaire, le scorpion est le seul dont l'innocence ne fait pas l'ombre d'un doute. La bestiole a d'abord été enfermée dans une tirelire, puis, dérangée, elle a piqué le mari de cette dame Fischesser. Il me

paraît de plus évident que nous sommes en présence d'un meurtre volontaire, un assassinat. Ensuite elle a sans doute détalé pour se cacher le mieux possible. Elle est finalement morte sous les coups dantesques d'une mule rose.

Bourdon n'a alors pas pu s'empêcher d'entrer dans son jeu.

— Il l'avait cherché, ou elle...

— Ce scorpion n'a rien cherché du tout et je ne sais pas si c'était un mâle ou une femelle. Il a fait ce que son instinct lui dictait. Il est arrivé jusqu'au vestibule et le tapis de Perse et n'a rien trouvé de mieux que de se recroqueviller dans la mule de la victime.

— Elle en est donc vraiment morte ?

— En quelque sorte. Malgré son corps de diva increvable qui, soit dit en passant, a dû lui coûter bonbon, son cœur n'était pas à l'avenant et plutôt faiblard. Au bord du stimulateur cardiaque. Cette dame avait sans doute aussi horreur d'être prise au dépourvu. Je suppose qu'elle a soudain piqué une colère... mémorable et elle s'est acharnée sur cet arachnide dont l'abdomen se termine par un aiguillon venimeux. C'était peut-être une coléreuse, en tout cas, j'ose émettre l'hypothèse que si elle avait laissé le scorpion en vie, elle aurait échappé à la mort. Vous me comprenez ? L'énergie qu'elle avait mis en œuvre pour éliminer la bestiole, elle aurait dû l'utiliser pour combattre les méfaits du venin. Son véritable coup de sang a envoyé le venin au muscle cardiaque plus vite, trop vite. Vous comprenez ?

— Allo ? Allo ?

Le capitaine Bourdon sursaute. Toujours planté devant la porte et absorbé par ses pensées, il n'avait pas entendu Sonia l'interpeller. Il peine à digérer le rapport du médecin légiste. Il se reprend et parvient à prononcer d'une voix assurée :

— Capitaine Bourdon.

— Ah oui, je vous attendais.

Le seuil à peine franchi, le policier retrouve ses réflexes professionnels. Il inventorie le décor : un mobilier rustique agrémenté de quelques pièces remarquables, telle une table demi-lune dont il est incapable de deviner le siècle. Elle est encombrée de photographies sur chevalets, dont celle du grand père de Sonia portant l'uniforme allemand et témoignant qu'il figurait parmi les « Malgré-Nous » morts en Russie. Il y a encore une photo

de son mari en maillot et bonnet de bain, indiquant qu'il était jadis champion de natation. La salle à manger fait aussi salon.

Sonia l'invite à s'asseoir sur un fauteuil crapaud, tapissé de velours émeraude et usé par endroits.

Bourdon reste d'abord muet, espérant qu'elle prenne la parole, la supposant impatiente de lui confier tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle a vécu.

Sonia s'est habillée avec recherche, s'efforçant de mettre en valeur les « beaux restes » de son demi-siècle d'existence.

Comme prévu, le capitaine Bourdon savoure la satisfaction de l'entendre rompre le silence avec fougue. Ce policier lui octroie enfin l'occasion de lâcher la bride au secret qu'elle n'entend désormais plus garder pour elle.

Les traits de son visage se tendent un peu, lorsqu'elle lâche :

— Il venait l'après-midi, le jour où ce pauvre monsieur Fischesser allait jouer au bridge. D'ailleurs, le jour où le mari de ma patronne est revenu avec un scorpion dans la musette, ce type était là et s'en donnait à cœur joie. L'homme est plutôt hautain et dédaigneux et il s'habillait souvent en cavalier, y compris les bottes et la cravache ! Le peu que j'ai pu les observer sans le vouloir, elle l'attendait avec impatience. Elle se jetait à son cou et lui, magnanime, acceptait de lui donner un baiser torride. Vous savez, comme dans « Autant en emporte le vent » dans la scène où Clark Gable descend l'escalier, tandis que dehors l'incendie fait rage. Et c'était presque toujours le même rituel : il lui arrachait son chemisier noir, puis son soutien-gorge de la même couleur et faisait jaillir son buste qu'elle avait d'ailleurs magnifique et qu'elle lui tendait la tête renversée...

— Bref, l'interrompt le capitaine Bourdon, ils s'envoyaient en l'air.

— On peut dire ça comme ça. C'était souvent assez impétueux.

— Savez-vous comment ils ont fait connaissance ?

— Je pense au centre hippique qu'il dirige. Elle s'était mise en tête de renouer avec le sport qu'elle pratiquait dans sa jeunesse. Il y a tout lieu de penser qu'il n'a pas mis longtemps pour la séduire. C'est un dominant et...

— Elle vous faisait des confidences ?

— Oui, assurément. Elle était elle-même assez fière. Elle croyait que j'approuvais ces ébats. Une fois, elle m'a confié qu'elle était folle de lui,

littéralement ensorcelée. Vous vous rendez compte ? À cet âge ! Comme dans...

— Quel âge exactement ?

— La soixantaine. Elle disait souvent que ce n'était pas une question d'âge, mais une question d'envie. Faut croire qu'elle avait beaucoup envie.

— Et son amant, vous l'avez vu ?

— Entraperçu.

Le visage de Sonia s'habille de mépris.

— Il rentrait dans la maison sur la pointe des pieds et il m'accordait un bref regard pour me signifier que j'étais trop moche et que je n'étais par ailleurs pas grand chose pour lui. Mon mari dit que c'est un fasciste. Un sale con de fasciste. Un de ceux qui croient dur comme fer qu'ils appartiennent à une race de seigneurs. Mon mari...

— Et les scorpions ?

— Pourquoi « les » ? Ici, jusqu'à preuve du contraire, il n'y en a qu'un. Je les déteste. Ne me parlez plus de ces bêtes immondes. Je ne veux plus y penser d'ailleurs. J'ai la chair de poule en parlant de nouveau de ces monstres.

Le capitaine Bourdon sent de nouveau un coup de fatigue. Il aurait mieux fait de rester à Besançon et il pense que sa promotion prend des allures de cadeau... empoisonné.

Mais il comprend aussi confusément qu'avec Sonia il progresse tant bien que mal. Il y a peut-être un homme dans l'ombre de Chantal qui tire les ficelles. Alors il insiste :

— Est-ce qu'il possède des scorpions ?

— Vous m'en demandez de trop. Il en est capable, j'en suis sûre. D'ailleurs je pense qu'il est capable de tout.

— Capable de quoi ?

Les paupières de Sonia se ferment, puis se rouvrent, se rebaissent.

Et elle soupire :

— Sauf votre respect, vos questions m'énervent. Je n'en sais rien. Je vous le dis capable de tout. Capable de se servir d'un scorpion pour éliminer un gêneur, par exemple.

— Il aurait pu profiter des impatiences de Chantal pour placer en douce un deuxième scorpion ?

— Quelle drôle d'idée. Il venait les mains vides si j'ose dire. Le scorpion qui a tué Chantal est le même qui a tué son mari.

— Le mari de Chantal gênait Ringo ?

— Je crois qu'il aurait bien voulu s'installer dans cette maison. Vous savez, semblable au coucou qui s'installe dans le nid d'un autre oiseau. C'est un salaud, je vous l'ai déjà dit.

— Il aurait pu placer le scorpion dans la mule de sa maîtresse, comme dans la caisse du bridge. Du coup, il éliminait deux êtres humains pour le prix d'un scorpion.

— Attention, je pense que votre imagination vous joue des tours. Elle l'aurait vu.

— La nuit tous les scorpions sont gris...

Sonia hausse les épaules. L'hypothèse lui apparaît absurde. L'humour douteux de ce flic la hérisse et elle répond avec humeur :

— Il n'était pas au bridge et vous le savez bien. Et ce jour-là, vous le savez aussi maintenant, sa maîtresse était dans son lit.

6^E MAIL

Je vous écris d'une ville éprouvée.

Je vous ai écrit dès que cela a été possible. Je vous ai vu tressaillir et vous précipiter dans votre refuge. Je dois maintenant vous dire que moi aussi j'ai sursauté, mais je n'ai hélas trouvé aucun refuge. Si ce n'est mon fauteuil dans lequel je me suis tassé.

Il a bondi et il a littéralement gueulé :

— Quoi ?

Mon refus de vous vendre le sidère, le prend soudain de court ; il est étourdi par une dérobade qui le dégoûte, comme un dictateur révolté par une rébellion.

Il appuie ses mains sur les accoudoirs de son siège de cuir et s'apprête à se lever.

Mais je ne veux pas qu'il se mette debout, car je sais qu'il me dominera de ses larges épaules et de sa bedaine réduite à des dimensions moins alarmantes par une large ceinture à boucle dorée.

Je m'écrie d'une voix plus déterminée et précipitée :

— Oui, je le dis et redis ! Mon Éternité n'est pas à vendre et ne le sera jamais, à n'importe quel prix !

Apparemment, il n'envisage désormais plus de se lever, quelque peu rasséréné, semble-t-il.

— Mais je me fous de votre éternité comme de mon premier signe de croix. C'est votre scorpion noir que je veux.

Maintenant mon estomac se noue avec violence, à me couper le souffle comme à chaque fois que l'angoisse me saisit. Et l'angoisse, hélas, me saisit souvent. Il a dû croire que j'étais terrassé par une crise de mysticisme... Il n'a pas compris que mon scorpion s'appelle Éternité.

Je vous dois d'être fort, plus fort que lui. Je dois lui tenir tête, le toiser, le défier.

Je voudrais dire à ce vaurien : « Le grand chef a parlé, on ne moufte plus ! Vous êtes un nazi ! »

D'ailleurs, rien n'indique que j'en suis incapable. Il suffirait peut-être de taper du poing sur la table et rugir comme rugissent les félins qui se sentent menacés.

Mais voilà, le rôle que je voudrais tenir, c'est lui qui le tient ! Voilà le drame de ma vie : le rôle que je veux tenir c'est toujours les autres qui le tiennent !

Alors je me fais violence pour m'extirper de mon fauteuil.

Je m'approche de vous mon Éternité, et votre présence m'inspire. Je vais essayer de toucher sa corde sensible, s'il en a une quelque part caché dans son for intérieur. Et je gonfle ma poitrine d'air afin de parler le plus fort possible :

— C'est bien de mon scorpion qu'il est question !

— Vous dites ? répète-t-il avec arrogance, se demandant visiblement si j'ai encore tous mes esprits.

Son visage crispé me fait penser à la tête d'une gargouille crachant une haine d'enfer.

Il comprend sans doute déjà que je panique et que j'ai peur de lui malgré mes velléités de résistance.

— Laissez-moi vous expliquer, nom de Dieu ! Une fois dans votre vie quelques minutes de patience ce n'est pas trop vous demander. Ce scorpion n'est pas à vendre. J'en ai d'autres, vous le savez bien. Comprenez-moi : je suis attaché à cette femelle. Pour moi, elle incarne la beauté et symbolise l'éternité. La beauté de l'éternité. C'est pour cette raison que je l'ai baptisée Éternité.

Monsieur s'est figé. Il s'attendait sans doute à tout. À une âpre discussion sur le prix à payer par exemple. Mais pas à une argumentation métaphysique.

Son regard s'attache à ma prisonnière, immobile comme le sphinx. Il a l'air de se demander s'il a bien examiné Éternité tout à l'heure, si elle se pare d'une spécificité qui aurait échappé à sa sagacité.

Je profite de cet instant de désarroi pour proclamer :

— Savez-vous que le premier scorpion qui a posé ses pattes sur notre planète est apparu il y a quatre cents millions d'années ? Quatre cents millions d'années ! C'était alors une espèce aquatique. Ils ont rejoint le milieu terrestre trente-cinq millions d'années plus tard. Avant les dinosaures. N'est-ce pas fabuleux ? Monsieur, laissez-moi vous apprendre

que l'histoire des scorpions est liée à l'histoire de la Terre. Ils s'adaptent à tous les biotopes. Ils sont capables de vivre sans manger très longtemps à condition qu'ils trouvent un tout petit peu d'humidité. Le record établi en laboratoire par cet invertébré est de trente six mois. Ils sont immortels. Les Égyptiens les avaient sacralisés. Ils adoraient des scorpions et notamment Selkis, la déesse-scorpion. On a trouvé des scorpions représentant Selkis, au buste et à la tête de femme. Déjà, dans la plus haute antiquité, les hommes ont donné son nom à une constellation de la voie lactée.

J'ai parlé vite, presque sans respirer, comme si je craignais qu'il me refuse le temps nécessaire pour le convaincre. Je suis essoufflé, je me donne un peu de répit.

De nouveau, monsieur respecte mon silence. Avec le bout de ma langue j'humidifie mes lèvres Il m'observe, sans dissimuler son étonnement. Il n'a peut-être jamais rencontré un homme aussi étrange. Il se demande si je suis vraiment réel, et s'attend, sans doute, à d'autres fougades surprenantes.

Je trouve cependant assez d'énergie pour défendre votre cause.

— Vous devez comprendre qu'elle, c'est MON scorpion, mon Androctonus aeneas, l'un des arthropodes les plus rares. Et je vous le redis et vous le dirai jusqu'à la fin de mes jours, je l'appelle Éternité. C'est mon Éternité, c'est ma seule compagne. Je ne VEUX pas la vendre.

À présent je crois discerner un léger frémissement sur le visage impavide de mon interlocuteur. J'ai parlé fort, appuyant sur chaque mot, comme au théâtre, pensant démontrer que je suis capable de fermeté, inébranlable comme un rocher.

L'espace d'un battement de cils, je nourris l'espoir qu'il a été un tout petit peu atteint par ma diatribe.

Mais il reste muet, comme si ma harangue éjaculatoire ne l'avait pas encore tout à fait satisfait. Je sens qu'il me faut encore batailler. Se laissera-t-il fléchir ?

— Saviez-vous que les scorpions ont une capacité hors du commun pour résister aux radiations nucléaires ? Les Androctonus supportent des doses de radiations cent à cent cinquante fois supérieures à celles que peuvent supporter les êtres humains. Et certaines espèces résistent à des températures de plus de 45° et d'autres survivent en montagne jusqu'à cinq mille mètres d'altitude dans l'Himalaya.

— Celle-là aussi ? jette-t-il soudain, en montrant mon Éternité du menton.

— Oui, bien sûr.

Alors je suis las de marteler encore ce que sais. J'ose cependant espérer le convaincre que le scorpion est quasiment indestructible. Alors semblable à un prêcheur galvanisé, à un gourou au bord de la transe :

— Lorsque sautera une bombe atomique, il ne restera plus que les scorpions pour que la vie sur Terre perdure.

Une fois encore, hélas, une question absurde, à mille années-lumières de mon propos, serpente sur ses lèvres et vient contrecarrer mes discours fanatiques :

— Vous êtes de quel signe ?

Mes espoirs de l'amadouer s'écroulent. Je réponds du bout des lèvres, mais je suis malheureux de répondre :

— Bélier.

— Pas très original. Moi, je suis Scorpion et on dit que le Zodiaque attribue des tendances perverses et destructrices à ce signe. N'importe quoi.

Il ne croit pas si bien dire. Je m'obstine toutefois avec l'entêtement du désespoir :

— Quand la Mer Morte sera morte, monsieur, il ne restera plus que les scorpions...

L'explosion de son fameux rire gras et caverneux me laisse sans voix. Une fois de plus, sa vulgarité me coupe la parole.

— Ha ! J'ignorais que vous saviez, vous aussi, flirter avec l'humour noir. Vous êtes décidément un drôle d'individu. Elle est déjà morte et ça fait un moment que ça dure.

— Vous ne saviez pas que...

J'ai réussi à l'interrompre en chargeant ma voix de toute l'indignation suscitée par sa remarque.

— Vous ne saviez pas que la Mer Morte agonise ?

À n'en pas douter et contre toute attente, ma question le prend au dépourvu. Et je profite de ces quelques secondes de désarroi pour continuer :

— Oui, sa surface s'amenuise tous les jours un peu plus. Le temps n'est pas loin, bien moins que ne l'imagine le commun des mortels. L'ère d'une Mer Morte réduite à une flaque d'eau salée, à une croûte de sel au sein de la

Terre promise est proche. La Mer Morte dont la surface a diminué de moitié souffre de la surexploitation que lui infligent les hommes. La mer...

— Je me fous de la Mer Morte, jeune homme. Qu'elle crève !

— Vous ne comprenez décidément pas que, si la Mer Morte meurt, notre bonne Terre mourra avec elle. Seriez-vous idiot au point de ne pas comprendre que la disparition de la Mer Morte présidera à la fin du monde ?

J'ai crié. Et une fois de plus, il me considère comme si j'étais devenu un autre homme, une sorte de mutant qu'il n'a pas vu arriver ! Un évangéliste excité !

Le dos rond, comme alourdi par une grosse fatigue, il prend de nouveau appui sur les accoudoirs de son fauteuil. Mais il n'a, à l'évidence, pas l'intention de se lever. Il préfère s'installer un peu mieux, semblable au passager d'un long courrier auquel on a annoncé une zone de turbulences.

Il croise les jambes et tire sur son treillis. Sa voix épouse maintenant un ton compréhensif, comme s'il jouait le rôle d'un gamin ne comprenant pas les vicissitudes et les iniquités de l'existence.

— Je vieillis, jeune homme. Je n'en ai pas l'air, là tel que vous me voyez, mais je vieillis. Il n'empêche que je prends des médicaments. Tous les jours ! Ce qui me motive encore, c'est le respect que me témoignent mes stagiaires. Y en a qui montent sur leurs ergots et me défient. Ceux-là je les casse, je les brise. Je les domine toujours encore. Je leur fais peur et je vis. Ça me fait bander. Et un homme qui ne bande plus n'est plus un homme. Lorsque je leur fais passer l'épreuve du scorpion, j'oublie tout. Mes artères bouchées, la vue qui baisse, les molaires qui s'infectent, la prostate qui part en couille, la multiplication des prothèses dentaires. Moi, je sais qu'ils ne risquent rien avec les scorpions que vous me livrez, mais, comble du plaisir, eux ne le savent pas. Vous avez raison : le mythe du scorpion qui tue aussi vite qu'une pilule d'arsenic est bien vivant. Mais, réflexion faite, utiliser un scorpion inoffensif, cela équivaut à organiser une manœuvre militaire avec des balles à blanc. Je veux passer au tir réel. J'ai actuellement une stagiaire, une femme exceptionnelle à tous les points de vue. Belle comme un mannequin. Des seins bondissants et pointus qui semblent me défier en permanence. Je veux l'asservir, la voir suer d'angoisse. Imaginez un peu la scène, si vous en êtes capable. Elle est étendue nue les jambes écartées. Et

je pose le scorpion à la naissance de son sillon mammaire. Mais avant, histoire de corser l'affaire, je lui aurai montré votre bête noire mise en présence d'un rat blanc dans un bocal. Le rat bouge, le scorpion le pique et le rat crève. Puis je prends le scorpion et le pose délicatement là où je vous ai dit.

— Pas sûr qu'il se déplace, pas sûr qu'il bouge.

— Mais si, il bougera, sinon on placera une blatte au niveau du bas-ventre.

Gros rire comparable à un séisme : tout son corps en est secoué.

— Vous imaginez votre Éternité gravir les globes laiteux, contourner un mamelon, grimper par la face nord et redescendre par la face sud, se poser sur le sternum, approcher le nombril, tandis qu'elle souffre de paralysie, réprime des frissons, se force à rester muette et me supplie des yeux ? J'imagine ce bijou d'ébène sur ce corps d'albâtre. Et je pourrai clamer : l'Éternité existe, j'en ai la preuve, noir sur blanc ! Vous voyez bien qu'avec un scorpion jaune la scène ne serait pas aussi poignante.

— Je vous préviens, je n'ai pas d'antidote.

— Bof, peu importe, il n'arrivera rien. Si cette femme splendide au caractère bien trempé ne bouge pas, il n'arrivera rien. Au moins maintenant, on est prévenu. Si cette diva maîtrise ses nerfs aussi bien qu'elle veut le faire croire, il n'arrivera rien.

— SI...

— Nous n'avons eu qu'un seul accident, jusqu'à présent. Et c'était à cause de vous, jeune homme.

Nouvelle perfidie. Nouvel avertissement ? Il vient de me rappeler qu'un jour, j'ai commis une déplorable confusion, une erreur inexplicable comme toutes les erreurs. Je lui ai fourni un *Herterometrus Spinifer* originaire de Malaisie, magnifique spécimen de quatorze centimètres au lieu d'un *Euscoprius carpathicus* d'origine française dont le venin se révèle sans danger. La piqure de l'espèce malaisienne est, au contraire, très douloureuse, provoquant fièvre et vomissements.

Le stagiaire d'abord impavide et souriant, avait soudain frémi. Le dard de l'*Heterometrus* aussi. Ce garçon de vingt-cinq ans s'était senti mal, très mal. Monsieur avait étouffé l'incident en appelant à la rescousse un médecin de son réseau.

En me remémorant ce coup de canif donné à nos règles de sécurité, Monsieur sait qu'il continue à me saper le moral et qu'il pourrait hélas de nouveau me faire chanter. Je sais qu'il n'aura pas de pitié.

Il se lève, s'approche du terrarium. De nouveau, il vous regarde, mon Éternité. Un sourire énigmatique étire ses lèvres. Au spectacle de mon Éternité, je caresse le sentiment illusoire qu'il va se radoucir. Il se gratte une paupière comme si un grain de sable s'était fourvoyé dans l'œil. Et dit :

— Quelle drôle d'idée de l'avoir appelée Éternité. Je ne vous comprends décidément pas. Avec la meilleure des volontés, je ne comprends pas ce qui se passe dans votre caboche d'éleveur de scorpions. Vous n'êtes pas un type comme les autres. Elle est vraiment très dangereuse ?

— Oui. Elle appartient heureusement à une espèce très rare. Mon Éternité peut tuer.

Son rire fuse de nouveau, plus grossier et plus vulgaire que tout à l'heure : un éclat inhumain. Et de hoqueter :

— C'est bien ce je disais : vous avez un sens tout à fait particulier de l'humour noir. Et en plus, vous voulez me faire croire que vous avez été touché par la grâce, la grâce de cette femelle de scorpion noir. Sacré Andros !

Des larmes irriguent mes orbites.

Il ne comprend pas, hermétique comme une huître effarouchée. C'est horrible, un homme qui ne comprend pas les souffrances inavouées des autres. C'est abominable, un homme sans foi ni loi, prêt à tout pour assouvir ses fantasmes.

Je tente de lui distiller une exégèse moins abrupte et moins triviale, le commencement d'un aveu. Je murmure :

— Sans mon Éternité, je meurs.

Mais la sentence est exprimée avec tant de timidité qu'il ne m'entend pas, encore subjugué par les propos qu'il vient de tenir et, selon lui, particulièrement percutants. Maintenant, son sourire se mue en rictus cruel.

Pareil à un homme désespéré qui se noie, je suis en quelque sorte animé par un dernier soubresaut, un ultime coup de talon donné dans la vase. Je me redresse donc et trouve assez de volonté pour ordonner :

— Venez avec moi, je vais vous montrer ma collection. Je vous ouvre la porte de mon laboratoire, dans lequel personne n’a jamais pénétré. Mon jardin top secret.

J’ai en effet aménagé une pièce en animalerie, pourvue d’une climatisation sophistiquée générant des amplitudes de température selon les besoins. On y accède par une porte métallique située non loin de mon bureau. Je sors mon trousseau de clés. Intrigué, il me suit :

— Vous avez peur qu’il s’évadent ? ricane-t-il. Vous avez combien de pensionnaires là-dedans ?

— Une cinquantaine.

— Ce serait une belle débandade. Une tour infernale nouvelle manière. Ciel, un scorpion !

Je hausse les épaules et lui montre, rangées sur des étagères, des boîtes blanches du type LAB, dont le couvercle et les parois sont perforés afin d’assurer une bonne ventilation. Ces boîtes voisinent des terrariums réservés aux espèces désertiques.

Sur un plan de travail sont disposés plusieurs bocaux contenant des blattes, des cancrelats, des cafards et des vers de farine.

Ce sont des bocaux grouillants éclairés par un néon.

Monsieur paraît impressionné et a l’air d’apprécier la confiance que je lui témoigne.

— Il y a des scorpions dans toutes ces boîtes ? Ils sont vivants ?

— Et j’ai même d’assez beaux succès d’élevage. Il ne leur faut pas beaucoup d’espace de vie. Comme je vous l’ai dit, ils se contentent de peu. Le substrat change selon les espèces, terreau, sable d’aquarium, tourbe...

Je soulève le couvercle de quelques boîtes afin de lui prouver que je n’affabule pas. Je lui présente ainsi un magnifique *Androctonus australis*.

— Admirez cet *Androctonus* adulte, jaune paille, d’au moins douze centimètres. Une belle pièce. Imaginez-la sur la poitrine de votre belle stagiaire. Elle figure parmi les espèces dangereuses. Mais j’en ai d’autres, de toutes les couleurs. Je peux vous les montrer tous. Vous pouvez choisir le scorpion que vous voulez. Même parmi ceux qui sont déjà réservés par un laboratoire suisse qui finance un programme de recherche sur la toxicité du venin et la résistance de ces invertébrés à la radioactivité.

Monsieur m'octroie un hochement de tête, et va même jusqu'à se pincer le bout du nez. Et je caresse le suprême espoir qu'il souscrit à ma proposition.

Il jette un dernier coup d'œil, puis laisse une moue dépitée assombrir son visage. En deux ou trois pas nerveux il va se planter devant le terrarium. Alors il me gratifie d'un sourire narquois.

— Mon cher Andros, vous êtes bien placé pour savoir qu'il n'y a qu'une seule Éternité. Je la veux et je l'aurai. De gré ou de force !

OceanofPDF.com

Le capitaine Jean-Yves Bourdon est perplexe.

Il passe beaucoup de temps au bureau, rentre chez lui en vitesse pour déjeuner ou ne rentre pas du tout. Et pourtant l'intuition que le dénouement de cette affaire de scorpions est imminent l'habite.

L'amant de la dernière victime possède à la fois un mobile et un alibi en béton. Il se heurte à un paradoxe qu'il faut briser. Et ce matin il arrive à la conclusion tout aussi paradoxale : il doit repérer un homme ou une femme qui n'a ni mobile ni alibi.

Il pense encore au commissaire qui, au téléphone intérieur, a osé lui dire sur ce ton doctoral dont il a le secret :

— C'est simple. Qui cherche trouve.

Cette remarque avait empêché le capitaine Bourdon de dormir. Il était quand même arrivé à cette conclusion obsédante : tout tourne autour de cette partie de bridge qui s'est conclue par le décès du Mort. Un après-midi de printemps où un scorpion réputé dangereux a eu l'impertinence de se glisser dans la caisse.

Ce matin, de bonne heure, dans son bureau, il réexamine la liste des participants à ce tournoi. Sept tables, donc vingt-huit joueurs...

Vingt sept suspects, puisque l'un d'eux est mort !

Dans cette liste lui brûlant les yeux, il suffit de trouver qui élève des scorpions ou connaît un éleveur. Il suffirait... Ensuite il faut déterminer qui est allé dans le bar. La question a déjà été posée et reposée...

« Dans ce bar cagibi, on accède aussi à la porte des toilettes, et l'après-midi tout le monde y va » lui avait indiqué le président. « À nos âges rares sont ceux qui peuvent en faire l'économie. Sans parler de ceux qui après avoir bu une bière ou une tasse de thé y vont plusieurs fois ».

Et le capitaine Bourdon réexamine la liste. L'amant de Chantal Fischesser n'y figure pas. Il a demandé à l'un de ses adjoints d'organiser une filature et il attend son compte-rendu. Ses yeux tombent sur un dénommé Marcel Ritter, 52 ans, sans profession. C'est ce fameux Marcel

qui est venu plus tôt à la place du psychiatre au petit chien le jour du meurtre.

Il décroche le téléphone et obtient le président du club au bout du fil.

— Marcel ? Oui, il vient assez souvent. Ce n'est pas un brillant bridgeur. Il a du mal avec les annonces et les enchères. Mais c'est un gentil garçon. Toujours prêt à rendre service, heureusement qu'on l'a.

Le capitaine bridgeur pense que ce Marcel a sûrement souvent accès au bar, mais il préfère demander :

— Sur la liste que vous m'avez remise, il est marqué sans profession. Comment gagne-t-il sa vie ?

— Vous savez, capitaine, j'accueille tous les joueurs sans leur poser ce genre de question. Certains en parlent parfois. Et beaucoup de nos membres sont retraités, d'où l'initiative d'organiser des tournois l'après-midi. D'après ce que j'ai cru comprendre, Marcel touche une pension d'invalidité et je ne sais pas exactement pour quel handicap. Ce serait plutôt la hanche, mais je peux pas le jurer.

— Il se déplace sans problème ?

— Oui. Mais il souffre d'une légère claudication. Parfois, mais c'est rare, il se sert d'une canne.

— Va-t-il souvent au bar ?

— Oui. Je vois à quoi vous voulez faire allusion. Mais vous faites fausse route. C'est le plus gentil et le plus serviable des hommes, incapable de faire du mal à une mouche et encore moins à un scorpion. Par la force des choses, je l'observe parfois. C'est un homme timide, très timide, mais très correct. Il habite dans la Tour de l'Europe. Une résidence de trente-trois étages, pas un endroit où fourmillent les scorpions.

Le capitaine Bourdon répond « merci », dit que les renseignements donnés sont précieux et décide de rendre visite à ce bridgeur qui semble inoffensif.

Son portable vibre à ce moment-là. Il le saisit, de mauvaise humeur, et constate que c'est son adjoint qui l'appelle.

— Allô, capitaine ? J'ai du nouveau. Figurez-vous que ce type, ce Ringo, est un drôle de type. Figurez-vous qu'il organise des stages de survie pour jeunes cadres en quête d'agressivité commerciale. Je l'ai suivi, et j'ai constaté qu'il allait en ville et qu'il se rendait à la Tour de l'Europe, où il a

disparu dans les étages. Étonnant, parce qu'il était habillé comme s'il allait dans un centre hippique !

OceanofPDF.com

Le capitaine Bourdon obéit à une logique à l'encontre de ce que pensait son adjointe. Habillé en tenue sportive, pantalon de toile, baskets et chaussettes bleu ciel, il ne se précipite pas à la Tour de l'Europe.

Il fonce au Tribunal de Grande Instance, vénérable bâtisse datant d'un autre siècle, où il demande une commission rogatoire. Le « papier » en poche, son impatience et sa fébrilité ne font qu'augmenter.

Deux intuitions sont en concurrence. Il a fait le choix de la première qui l'avait titillé : mettre le nez dans les affaires de l'amant de Chantal Fischesser. Celui-ci a sans doute un mobile et quand on a un mobile... Il veut maintenant savoir de quel bois ce prédateur est fait. Dans le couloir de la PJ, il hèle Séverine Bellenger. Il lui demande de prendre une voiture de fonction, garée devant leur immeuble. Séverine obtempère, en se disant néanmoins qu'elle n'a pas pris ses fonctions à Mulhouse pour servir de chauffeur à un collègue flemmard.

Pas un mot n'a été échangé. Mais sur la route nationale, délaissant Mulhouse, direction le Sud, Séverine interroge avec humeur :

— On peut savoir où on va ?

Bourdon sursaute. Et se reproche de s'être laissé subjugué par ses raisonnements contradictoires au point d'oublier d'informer sa jeune collègue.

— À Fortsheim, au domaine de la Boiserie.

— Je n'y suis jamais allée. Je tourne à droite ou à gauche ?

— Moi non plus. Tournez à droite. Justement, je veux faire connaissance. On ne sait rien sur cette Boiserie, le Proc' aussi est curieux.

Le couple roule sur le vaste terre-plein qui s'étend entre le manège et les écuries de Germain Ringenbach.

— Ah, j'y pense, dit Séverine. C'est bien là, outre l'équitation, que s'organisent des sortes de stages de survie.

Sautant de la voiture et effectuant quelques pas, le capitaine Bourdon repère le manège à ciel ouvert, juste en face des écuries. Une jument grise apparaît à la lucarne de son box. Elle hennit en voyant les deux intrus, comme si elle voulait avertir quelqu'un.

Des lads traînent dans la cour, une fourche à l'épaule, la mine renfrognée. Ils vont d'un box à l'autre selon une espèce de rite qui laisse le policier indifférent. Un étalon bai hennit à son tour, histoire de faire savoir qu'il a entendu le message de la jument.

— Par quoi on commence ? murmure le capitaine Bourdon.

— Par le commencement, lui répond sa jeune collègue, en regardant autour d'elle.

Apercevant un lad en jeans et en chemise écru, elle l'interpelle :

— Hep !

Le jeune homme s'arrête de marcher en fronçant les sourcils, prêt à évincer ces intrus. Mais voyant dans ces lieux consacrés à la race équine une jeune femme callipyge digne d'un minimum d'attention, il répond :

— Oui, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Le stage de survie se passe où ?

À présent, le visage du jeune lad se fige. La question semble le rendre méfiant.

— Je n'en sais rien. Je m'occupe des chevaux et de rien d'autre. Je sais seulement que cela se passe peut-être là-bas dans la petite forêt. Mais il n'y en a plus eu depuis deux trois semaines. Je ne suis pas autorisé à parler de ces stages. Allez voir le patron.

— Où le trouve-t-on ?

— S'il est là, il se trouve là-bas dans la maison ou encore et plus souvent dans le bureau aménagé au-dessus des écuries. Mais je ne l'ai vu nulle part. Je pense qu'il est parti.

— Pour aller où ?

— Je suis le dernier des mecs à recevoir les confidences du patron.

Le lad gonfle ses joues et sans dire un mot de plus s'éloigne d'un pas plus rapide qu'auparavant.

Séverine s'apprête à le rattraper. Mais le capitaine Bourdon la retient par le bras et, d'un mouvement de tête, lui montre les fenêtres de type Velux aménagées au-dessus de l'écurie.

— C'est sans doute là qu'il a ses bureaux. On va visiter.

— Il n'y a personne, semble-t-il.

— Justement. De toute manière j'ai une commission rogatoire.

Un escalier en bois mène aux bureaux dont les fenêtres donnent à la fois sur la cour et le manège intérieur.

Lorsqu'ils gravissent les marches qui ne grincent pas, une jeune femme, vêtue d'un pantalon d'équitation bouffant et d'un T-shirt bleu ciel, vient précipitamment à leur rencontre, le visage catastrophé. Bourdon observe qu'elle a des lèvres épaisses, des traits fins et des yeux d'almée.

Elle semble vivement contrariée et peut-être un peu apeurée. Elle apostrophe :

— C'est pour quoi ?

— Pour visiter, répond le capitaine Bourdon sans se démonter.

— On ne visite pas à cette heure. Ce n'est pas un musée. C'est une propriété privée.

Le capitaine Bourdon prend son temps pour extirper sa carte professionnelle. Il n'imité pas certains de ses collègues qui espèrent jouer la surprise en agitant la carte barrée de tricolore sous le nez d'un quidam.

— Nous ne sommes pas concernés, mademoiselle... ?

— Marchand, secrétaire de direction.

— Nous possédons une autorisation en bonne et due forme pour perquisitionner dans cet établissement. Je suis accompagné du lieutenant Séverine Bellenger.

— Je ne sais pas si je dois...

— Vous devez, rétorque Bourdon d'un voix forte tout en montrant son ordre de mission. Nous enquêtons sur un meurtre.

— Ici, je ne m'occupe que des paperasseries. Et il y en a. Je m'appelle Viviane.

Jean-Yves Bourdon constate que la jeune femme n'a pas l'air de s'alarmer. Il l'interroge d'une voix plutôt courtoise :

— Vous êtes là depuis longtemps, Viviane ?

— Presque dix ans. C'est un drôle de type.

— Qui ?

— Vous savez bien, mon patron.

— Vous a-t-il déjà bousculée dans le fourrage ?

— Tout de suite, au début. C'était la condition *sine qua non* pour obtenir le poste. D'ailleurs, il ne manque pas de charme et il nous bouscule toutes. Il n'y a que les juments qui semblent échapper à son entrain.

Tandis le capitaine Bourdon se demande comment cette pimpante secrétaire a fait pour apprendre le sens de la proposition « *sine qua non* » et l'utiliser à bon escient, Séverine pousse la porte du bureau.

Puis, sans hésiter, elle va directement à l'ordinateur.

Le capitaine Bourdon la suit, lui-même précédé de la secrétaire de direction. Séverine a eu l'air de lui signifier que son début de marivaudage leur fait perdre du temps. Mais malgré sa détermination, elle marque le pas parce que ses yeux rencontrent le regard vitreux et la gueule ouverte du tigre étalé sous le bureau.

— Ici, dit-elle en souriant, on ne se jette pas dans la gueule du loup, mais dans la gueule du tigre.

Séverine est maintenant penchée sur le Mac avec sévérité. La secrétaire de Germain Ringenbach se dit alors qu'avec ces deux-là, elle ne fait pas le poids et qu'il ne faudra pas chercher à finasser. Tant pis pour Ringo.

Le capitaine Bourdon pense encore à l'aveu que la jeune femme vient de lui faire.

— Vous lui avez cédé où ?

— Qu'importe, j'ai craqué, d'ailleurs il ne manque pas de charme. Mais ça n'a pas duré longtemps.

— Vous n'avez pas répondu à ma question. Cela s'est passé où ?

— Si vous y tenez. Il ne m'a pas violée, je mentirais en disant le contraire. Il m'a quand même un peu poussée dans la pièce à côté où il dort. Ensuite, je l'ai évincé. Il me garde quand même parce que je fais du bon travail. Sans moi, la comptabilité part en déconfiture.

Séverine pense qu'elle découvre chez son supérieur une propension à l'obsession sexuelle qu'elle ne soupçonnait pas, lorsqu'elle l'entend demander :

— Et ses stagiaires, il les entretenait aussi ?

— Il n'y a pas beaucoup de femmes qui s'inscrivent. Je crois qu'il tente sa chance à chaque fois. Mais comme elles paient le stage assez cher, elles se révoltent. Certaines... mais pas toutes. Ceci dit, ces derniers temps, les stagiaires, femmes ou hommes, ne se bousculent pas au portillon. Sans doute la crise...

— Il a besoin d'argent ?

— Il a toujours besoin d'argent, aujourd'hui plus que jamais.

Séverine intervient à son tour estimant qu'elle ne doit pas être écartée de ce dialogue.

— Ces stages se passent toujours bien ?

— Presque. Une fois seulement une des bestioles de Ringo a piqué un stagiaire.

— Une bestiole ?

— Oui, c'est surprenant et c'est surtout top secret. Il déployait un luxe de précautions pour que personne ne le sache. Il lui arrivait d'éprouver leurs dispositions à se dominer en plaçant une mygale ou un scorpion sur leur poitrine, un scorpion surtout.

Le capitaine Bourdon déclare d'une voix empreinte d'impatience :

— Un scorpion soi-disant inoffensif et un jour... Séverine, fouillons ce bureau, il ne reste plus qu'à trouver l'adresse du fournisseur de scorpions. Heureusement que les ordinateurs ont des disques durs.

7^E MAIL

J'écris à ceux qui voudront bien me lire.

J'écris à ceux qui découvriront que j'existe.

J'écris mon dernier mail, j'écris à mon site Internet, pseudonyme Andros. Je vous écris avec le sentiment douloureux que je ne suis déjà plus de ce monde.

Le terrarium d'Éternité est désert. Aussi dépouillé que mon âme. Mon Éternité m'a quitté. Je ne suis plus autorisé à lui écrire. J'ai perdu le bonheur de m'identifier à elle et imaginer le mail qu'elle aurait pu m'écrire. On ne s'identifie pas à l'absence.

Ces dernières lignes s'inscrivent sur l'écran d'un homme à l'agonie, amputé de son Éternité.

Cela s'est passé tout à l'heure. À la tombée de la nuit, à la lueur d'un halo crépusculaire lorsque j'ai pris la décision inébranlable de ne pas me soumettre aux injections de monsieur.

J'ai dit non.

Impossible de lui livrer mon Éternité et de la précipiter ainsi au sein d'un négoce canaille. Pas question, non plus, de laisser ce personnage s'emparer de force avec la complicité de l'un ou l'autre de ses sbires musclés.

Impossible de vivre en songeant que mon Éternité pourrait rendre l'âme sous la botte d'un de ces boutefeux en herbe. Monsieur a posé sa main sur la poignée de la porte en vociférant :

— Je reviendrai donc et j'aurai votre Éternité. De gré ou de force. Vous êtes à mes ordres. Je vous tiens. Vous avez inventé une arme du crime hors du commun. J'entends l'utiliser encore au cas où. Vous serez le tueur au scorpion ! La gloire vous attend...

Je suis resté planté devant lui, désarmé et pantois, blême comme un matin sans soleil. Je ne suis plus moi-même. J'ai d'abord voulu saisir un couteau de cuisine pour transpercer ce messenger de Satan. Mais une idée a fulguré dans ma tête : « Il veut un scorpion, il en aura un ! ».

J'ai ouvert la porte blindée de mon laboratoire et j'ai crié :
— Vous voulez un scorpion ? Servez-vous !

Ringo le terrible me regarde stupéfait, avec un brin d'effroi dans les yeux. Il se demande où je veux en venir et il craint le pire.

Il a raison.

Tremblant de rage, je saisis une boîte, l'ouvre, la renverse et un scorpion jaunâtre en tombe. Soudain angoissé, il le regarde les yeux exorbités. D'autant plus que j'ouvre une à une toutes les boîtes si bien que le sol est bientôt tapissé de scorpions.

Je crie :

— Servez-vous !

J'ouvre la porte plus grande. Du pied, je pousse les scorpions qui commencent à s'affoler, cherchant un refuge. Ringo, enfin dépourvu de sa superbe, enfin confronté à une peur viscérale, beugle :

— Vous êtes fou ?

Je réplique :

— Lequel des deux est le plus fou ?

Affolé, Ringo ouvre la porte de l'appartement pour sortir. La théorie des arachnidés le suit vers le palier.

Et les scorpions commencent à progresser dans l'escalier de service.

Ringo se précipite devant l'ascenseur. Son index massacre le bouton d'appel. La porte coulissante s'ouvre lentement. Ringo s'y engouffre. Il ne dit rien, Dieu merci, il ne parle plus.

Je suis enfin seul.

La torture a duré je ne sais plus combien de minutes. Jusqu'à ce qu'une inspiration que j'ose qualifier de divine vienne enfin me posséder, jusqu'à ce que je comprenne que je n'avais pas le choix : je me suis soumis moi-même à l'épreuve du scorpion.

Je me suis déshabillé, puis j'ai saisi Éternité avec une pince. Je me suis allongé sur le lit à baldaquin blanc, à même le drap immaculé comme un linceul. J'ai placé Éternité au creux de ma gorge et je n'ai plus bougé.

Elle non plus.

J'ai senti ses pattes minuscules effleurer ma peau devenue chair de poule. Dans cet univers blême, Éternité était encore plus noire. La foi en sa pureté est revenue m'habiter, plus ardente que jamais.

J'ai vu son abdomen se soulever à peine, comme un duvet qui frémit, frôlé par un soupçon de courant d'air, sa queue joliment recourbée comme la crosse de saint Nicolas et son dard érigé.

Éternité m'a semblé vouloir s'installer ici, sous mon nez aux narines dilatées, lovée pour un long, très long moment, comme anesthésiée par la chaleur de mon corps et comme si elle s'était résolue à se mettre en... hibernation ! Prête à jeûner, se contentant de s'abreuver aux perles de ma sueur.

Alors j'ai conçu l'espoir ingénu que l'on pourrait demeurer ainsi soudés pour toujours.

Une chimère livrée au hasard.

Je me suis enivré de la contemplation de mon *androctonus aeneas*, cependant obnubilé par l'idée qu'elle est capable de me tuer : que va-t-elle faire ? Comment se comporterait un scorpion à qui on donnerait l'organisme d'un homme pour biotope ?

Un bruit soudain, quelque part dans la cage d'escalier, une porte qui a claqué sur le palier ou quelque chose comme cela, en tout cas une vibration inattendue et incongrue. Le silence sépulcral qui nous avait enveloppés m'avait engourdi. Engourdi mes pensées, émoussé ma volonté d'affronter la vie.

J'ai donc sursauté et rompu mon immobilité cadavérique. Alors Éternité a dû se sentir menacée, Éternité a craint pour sa vie : son dard noir en forme d'épine de rose s'est planté dans la pâleur de ma peau.

Douleur indicible. Mes muscles se sont contractés et j'ai poussé un cri. D'une pichenette j'ai envoyé Éternité voltiger au bas du lit. Elle ne s'y est pas attardée parce qu'elle a disparu en quelques secondes.

Mon Éternité a disparu, elle a disparu avec les autres.

Je l'ai cherchée éperdument, trop longtemps. Le temps qui passe décuple la nocivité du venin. Mon Éternité ne reviendra plus. Elle s'évanouira dans ce gratte-ciel voué au béton, se nichera dans une anfractuosité et vivra des mois encore, parce qu'elle ne manquera pas d'étancher sa soif grâce à une goutte d'eau égarée ci et là. Peut-être qu'elle piquera encore au fil de ses pérégrinations et de ses hantises.

Je le sais : à présent, je n'ai plus longtemps à vivre. Je sais que le poison chemine, contamine. Je vomis, la sueur m'inonde, la fièvre monte et atteint des sommets funestes, je respire de plus en plus mal.

Il faut que je vous dise, avant de tomber dans le coma : malgré mes étourdissements et mes vomissements, la tête en feu, j'ai vu.

J'ai vu l'invisible. J'ai déchiffré le dernier message délivré par mon Éternité. Inscrits dans le sable de son terrarium, des signes tracés avec ses pinces minuscules. À l'agonie, j'ai néanmoins réussi à les décoder.

Mes pupilles se sont dilatées et j'ai lu :

« J III XVI »

Gravé dans la mémoire du petit garçon que j'étais, assidu au catéchisme, resurgit en lettres incandescentes dans mon esprit vacillant et perclus de douleur : « Évangile de Jean, chapitre 3, verset 16 ».

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

ÉPILOGUE

S'éjectant de l'ascenseur, le capitaine se propulse dans l'appartement béant, suivi de Séverine.

Lorsqu'il franchit le seuil, il reste interdit. À côté de lui, Séverine n'ose plus bouger, comme statufiée.

Ensemble, ils découvrent un spectacle terrifiant : ils voient le terrarium vide, ils voient un ou deux scorpions immobilisés sur le tapis. Et ils aperçoivent une liasse de papiers sur le cadavre de... ce Marcel Ritter tant recherché, apparemment insignifiant. Tout le contraire d'un meurtrier. À la fois si proche de monsieur-tout-le-monde et si loin.

Le capitaine progresse vers le lit à baldaquin à pas mesurés, comme s'il posait les pieds sur un sol jonché de débris de verres. Puis il avance lentement le bras pour prendre les feuillets et se réfugie sur le palier pour lire, tandis que Séverine appelle le Samu : « Il ne se lasse pas de m'observer... »

Au bout d'une dizaine de minutes, il relève la tête, livide et souffle à Séverine :

— Tout est là. Ce pauvre homme déboussolé par le scorpionisme s'est écrit à lui-même. Il s'est même identifié à son scorpion préféré, une femelle noire comme l'ébène. Il a été confronté, contre son gré, à ce Ringo. Il a laissé une sorte d'autobiographie sous forme de testament. Si j'ai bien compris, son client le faisait chanter. Il lui a ordonné d'insérer un scorpion mortel dans la caisse du club de bridge. C'est en effet lui le meurtrier. Il se préparait à récupérer l'héritage de sa maîtresse. On a de quoi arrêter ce type.

Séverine sourit :

— Encore une affaire de réglée, dit-elle le visage rayonnant.

Le capitaine Jean-Yves Bourdon voudrait applaudir cette sentence, mais lentement, le visage abattu, il considère Séverine avec compassion.

— Ce n'est hélas pas fini, chère collègue, ce n'est pas fini du tout. Figurez-vous que des dizaines de scorpions, des dizaines d'Éternité, baguenaudent dans cette tour infernale.

OceanofPDF.com

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux éditions du Belvédère :

La Maison des soupirs, avec Grégoire Gauchet

Aux éditions du Bastberg :

Monsieur crime parfait

La vengeance de Gutenberg (roman historique)

Le glaive et la serpe (roman historique)

Aux éditions Alan Sutton :

Mulhouse de A à Z (document) en collaboration avec André Heckendorn

Contes, légendes et récits du Massif vosgien

RAD, malgré eux

OceanofPDF.com

PETITE BIBLIOGRAPHIE.

- *Les scorpions, Vie Sauvage*, encyclopédie Larousse des animaux N° 109, 190.
- *Les scorpions*, Gérard Dupré, Nicole Lamber, Philippe Gérard, Impression Atelier Alfortville, 1998.
- *Infotox*, Bulletin de la Société de Toxicologie clinique N° 15 – juin 2002.

OceanofPDF.com

les enquêtes rhénanes

Des romans policiers au format de poche
Dans la même collection :

- 1 – **Jacques Fortier** *Sherlock Holmes et le Mystère du Haut-Koenigsbourg*
- 2 – **Grégoire Gauchet** *Meurtres bio au château*
- 3 – **Pierre Marchant** *Le Pays des cendres*
- 4 – **Christine Muller** *Les Aventures alsaciennes de Sherlock Holmes*
- 5 – **Bernard Fischbach** *Le Venin du mort*
- 6 – **Jacques Fortier** *Quinze jours en rouge*
- 7 – **Claude Peitz** *L'Assassin des deux rives*
- 8 – **Bernard Nuss** *Série noire à l'abattoir*
- 9 – **Joël Henry** *Pêche mortelle à Strasbourg*
- 10 – **Grégoire Gauchet** *L'Avalanche*
- 11 – **Arnault Pfersdorff** *La Femme sans ombre*
- 12 – **François Hoff** *Les Mystères de Strasbourg*
- 13 – **Jacques Fortier** *Dessine-moi un loup*
- 14 – **Pierre Kretz** *Le Disparu de la route des vins*
- 15 – **Bernard Nuss** *Strasbourg city blues*
- 16 – **Claudio Ponté** *L'Homme de Fessenheim*
- 17 – **Franklyn Pell** *La Colline du Pendu*
- 18 – **Claude Peitz** *Les Amants du lac Vert*
- 19 – **Max Genève** *Le Détective*
- 20 – **Sylvie de Mathuisieulx** *La part d'ombre des Lumières*
- 21 – **Jacques Fortier** *Chapitre fatal à la cathédrale*
- 22 – **Annette Fern** *Fais ta prière, Shimon Lévy*
- 23 – **Joël Henry** *Gangsters et grand hamster*
- 24 – **Emmanuel Honegger** *Meurtre aux Arts déco*
- 25 – **Jean-François Coatmeur** *Morte fontaine*
- 26 – **Max Genève** *Cordes sensibles*

- 27 – **Gabriel Schoettel** *Le mariage de Lamy-Fritz*
28 – **Bernard Nuss** *Petit-Zob pète les plombs*
29 – **Jacques Fortier** *Il est minuit, monsieur Meyer*
30 – **Roger Seiter** *Retrouvailles à Strasbourg*

OceanofPDF.com

ISBN 978-2-84574-234-5

Couverture de Vlou – www.vlou.net

© **LE VERGER ÉDITEUR** 2011

www.verger-editeur.fr

Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sous quelque
forme que ce soit réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

LE VERGER ÉDITEUR

Littérature, beaux-livres et romans policiers depuis 1988

Donnez-nous votre avis sur votre lecture

Abonnez-vous à notre lettre d'information

Découvrez
notre catalogue,
nos collections,
nos nouveautés,
les rencontres à venir

sur notre site :

<http://www.verger-editeur.fr>

OceanofPDF.com